

J'ai vu...



St. Leger

vu



LA SIGNATURE...

Chronique des Livres nouveaux

LE CORSAIRE GALANT, par DORSENNE et BOISYVON. — De la Collection des « Romans fantaisistes ». — (L'Édition Française illustrée, 30, rue de Provence, Paris). — Un vol. in-16, 2 fr. 50 net.

Je me rappelle un admirable album japonais, dont le titre pouvait être : *l'Île heureuse*. Des matelots embarquent dans un petit port, traversent les embûches les plus rares que l'océan peut semer sur la route et finissent par prendre terre dans une île fleurie où les plus belles filles du monde les accueillent avec des chants et les invitent à la volupté. C'est ici, précisément, que l'album japonais devient excessif tout en restant une remarquable œuvre d'art à ne pas mettre dans toutes les mains.

Le roman fantaisiste de MM. Dorsemme et Boisyvon possède quelques analogies avec le thème de l'album japonais quant au fond de l'histoire ; mais le détail nous fait connaître un yacht invisible, un sous-marin confortable, deux petites pimbêches, un vieux loup de mer dessiné par Jules Depaquit avec une pipe merveilleuse et révélatrice qui, à elle seule, est un personnage de premier plan.

L'île des sirènes finit par révéler aux hardis navigateurs la philosophie propre aux gens heureux et qui, recherchant le bonheur, savent le reconnaître quand ils le rencontrent.

Enfin, ajoutons que ce gentil roman de bonne humeur, satirique et galant dans un sens qu'il ne faut pas exagérer, est écrit avec un tact parfait. C'est un roman d'aventures à la Dassowey et les sirènes de l'île Fortunée sont évidemment d'authentiques sirènes, mais dont les noms de baptême doivent être : Gaby, Marcelle, ou Margot. Aussi ces demoiselles sont-elles aimables à souhait, n'utilisant leur voix merveilleuse que dans la juste mesure qui ne fait pas de victimes.

LETTRES DE PAUL GAUGUIN, précédées d'un hommage par VICTOR SEGALEN. — (Georges Crès, éditeur.)

C'est l'histoire de Gauguin durant son séjour à Tahiti. Et je ne connais rien de plus émouvant que cette correspondance d'un grand peintre qui ne pouvait vivre qu'en marge de la sottise des hommes. Or, on ne vit pas impunément en marge de la sottise humaine. M. Victor Segalen a écrit pour ce livre

un hommage à Gauguin dans lequel il retrace la vie de ce formidable artiste qui fut peut-être le plus grand peintre de l'aventure que le monde ait connu. La vie de Gauguin, qui partit dans la vie comme pilotin sur un navire marchand et mourut au milieu des vahinés est, un poème d'une splendeur amère et contagieuse. Stevenson eût aimé Gauguin, dont les toiles sont peut-être les seules qui permettent à un écrivain de qualité d'imaginer les tropiques et leurs paysages que j'imagine rouges et violets avec, au premier plan, des arbres comme de gigantesques laitues.

Il faut remercier M. Victor Segalen d'avoir raconté la vie du maître avec la puissance d'émotion, l'art et l'intelligence que Marcel Schwob prodigua quand il écrivait ses biographies d'hommes d'exception.

De Pont-Aven à Tahiti, la route est merveilleuse. Je ne connais que le petit port breton d'où Gauguin partit à la recherche de la vérité.

Sa mort fut celle que Pierre d'Alheim imagina pour François Villon.

Gauguin mourut dans la case qu'il avait construite lui-même. Le vieux Tioka, près de son ami mort, se lamentait, s'arrachait les cheveux. Il fallut l'éloigner. C'est alors qu'ayant contemplé Gauguin, il prononça la parole : « Maintenant il n'y a plus d'homme ! » Au milieu d'une époque où la malhonnêteté et la soif de richesses des uns se servent du sacrifice des autres, l'hommage de M. Victor Segalen à Paul Gauguin nous permet de tirer quelque orgueil devant la foule conquérante.

Gauguin est mort quand il était temps. Je n'ose imaginer ce que sera Tahiti et le monde, le monde honnête des sauvages dans deux ou trois ans.

LA JOIE DES SEPT COULEURS, poème, par PIERRE ALBERT-BIROT. — (Édition Sic.)

Ce poème frémissant de vie et d'allégresse devant la vie est un des plus beaux que je connaisse.

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

Il y a aussi des voix derrière les arbres, Mais ce ne sont pas les voix des arbres, Ces sages qui regardent si paisiblement les uns par dessus les autres

La balançoire grince à deux temps
Blanc que fait-on des jours qui sont passés
Quel gaspillage que ces jours jetés chaque soir
Il y a peut-être quelques pauvres qui seraient
heureux de les avoir.
Mais, baste ! une femme élégante et riche ne met
jamais deux fois la même robe.

Je ne peux citer les passages où la sensibilité de l'auteur s'exprime avec une rare personnalité d'expression. *La joie des sept couleurs* est une merveilleuse tapisserie pleine de lumières et de détails charmants éclos sous les pas de l'auteur. Ce livre est comme l'indéfinissable vibration d'un ciel torride autour d'un homme nu. PIERRE MAC ORLAN.

CONTES DE MON PÈRE LE JARS, par ERIC ALLATINI, illustrations de GERDA WEGENER. — Édition de grand luxe. — (L'Édition Française illustrée, 30, rue de Provence, Paris).

On aimerait saluer ce délicieux joyau de bibliophilie comme l'indice d'un retour aux temps heureux d'avant-guerre. Faute de spécialistes pour les « œuvrer », les éditions de grand luxe furent, en effet, fort rares depuis 1914. Celle-ci, cependant, est bien plutôt le tour de force d'une jeune maison d'édition qui s'est offerte la coquetterie de publier, en pleines hostilités, un livre d'art d'une élégance et d'un goût impeccables et qui vient ainsi d'affirmer d'emblée sa maîtrise.

Contes de fées, d'Orient ou de chevalerie d'une charmante invention, les *Contes de mon Père Le Jars* sont édités à tirage restreint, en quatre séries : grand japon, japon, hollandaise et vélin. La typographie en est magnifique dans ce beau caractère Cochin, renouvelé du dix-huitième siècle, si pur et si sobre, et qui se marie heureusement avec une ornementation ravissante : encadrements, têtes de chapitre, lettrines, vignettes et culs-de-lampe.

Enfin, douze aquarelles de Gerda Wegener, d'un coloris exquis, reproduites en hors texte, rehaussent encore l'attrait de ce livre précieux que vont se disputer les bibliophiles. J. P.

LIVRES REÇUS

La jeune fille aux pinceaux, par Jean PELLERIN (L'Édition Française Illustrée). — *Le Maître de la Forêt*, par Léon BARANGER (L'Édition Française Illustrée).

VIENT DE PARAÎTRE

TIRAGE RESTREINT

CONTES DE MON PÈRE LE JARS

PAR
ERIC ALLATINI

Édition de grand luxe. — Volume grand in-quarto typographie en caractères Cochin, orné de têtes de chapitre, lettrines, culs-de-lampe, encadrements et vignettes tirés en noir, gris et rouge antique.

DOUZE GRANDES COMPOSITIONS EN COULEURS, D'APRÈS
LES AQUARELLES DE GERDA WEGENER

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

2 exemplaires (numérotés 1 et 2) sur grand japon impérial insetsu-kioku, grandes marges, exemplaires contresignés par l'artiste et contenant chacun une des aquarelles originales. L'exemplaire. 750 fr.
L'exemplaire n° 1 est déjà souscrit.

60 exemplaires (numérotés 3 à 62) sur fort japon impérial, exemplaires contresignés par l'artiste. L'exemplaire. 90 fr.
Les exemplaires n°s 3 à 21 sont souscrits.

100 exemplaires (numérotés de 63 à 162) sur hollandaise vergé teinté de Van Gelder Zonen, d'Amsterdam. L'exemplaire. 70 fr.
Les exemplaires n°s 63 à 74 sont souscrits.

488 exemplaires (numérotés de 163 à 650) sur vélin teinté grenu fabriqué spécialement pour cet ouvrage. L'exemplaire. 40 fr.
Les exemplaires n°s 163 à 251 sont souscrits.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, RUE DE PROVENCE, PARIS

ABONNEMENTS : France et Colonies françaises : Un an : 30 fr. - Six mois : 15 fr. 50. — Etranger (union postale : Un an : 38 fr. - Six mois : 20 fr.)
ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Pro vence, PARIS. — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright 1919. L'Édition Française Illustrée, Paris.)



« MON VIEUX DRAPEAU ! »

En 1879, les Allemands obligèrent les sociétés de gymnastique d'Alsace et de Lorraine à se dissoudre. Elles cachèrent leurs drapeaux. Mais à la victoire, ils ont jailli de leur gaine. Celui de Colmar, en exil depuis 40 ans, vient de flotter libre enfin, lors des fêtes de gymnastique de Nancy. On entend le cri du vieux président de la « Colmarienne » devant la relique tricolore qui claqué joyeusement au vent. — « Mon drapeau ! Mon vieux drapeau ! »

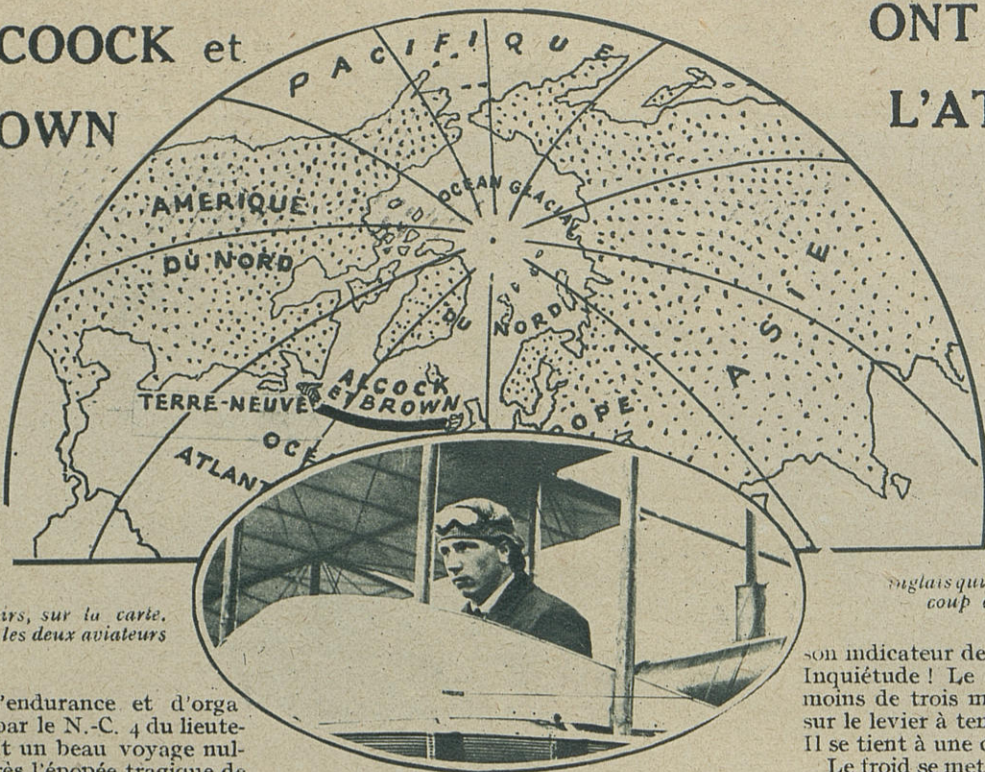
J'ai vu.

LE C^{NE} ALCOOCK et
le L^T BROWN

ONT FRANCHI
L'ATLANTIQUE

De
TERRE-NEUVE

en
IRLANDE



En gros traits noirs, sur la carte,
le trajet suivi par les deux aviateurs

anglais qui ont franchi, d'un seul
coup d'aile, l'Atlantique.

APRÈS l'épreuve d'endurance et d'organisation gagnée par le N.-C. 4 du lieutenant Read qui fit un beau voyage nullement angoissant; après l'épopée tragique de Hawker et de Mackenzie Grieve, plus émouvante que n'importe quel roman, il semblait que l'Atlantique allait, pendant longtemps, être délivré de ces oiseaux insolents désireux de le franchir sans le secours des flots.

Soudain nous apprenions qu'un certain capitaine Alcock accompagné d'un quelconque lieutenant Brown étaient à Terre-Neuve et qu'ils avaient l'intention de prendre le départ dès que le temps le permettrait. La dépêche parut dans les journaux, sans grands commentaires. Qui ça, Alcock? Qui ça, Brown? Des excentriques, sûrement! Avait-on idée d'aviateurs qui allaient tenter le vol dont Hawker et Grieve n'étaient revenus que grâce à un miracle?

Alcock et Brown, il faut l'avouer, s'étaient peu préoccupés de leur publicité. Ils avaient négligé de faire part de leurs projets, d'envoyer leurs photographies, etc., en somme d'accomplir la première étape de tout raid qui se respecte, tout au moins lorsqu'il s'agit d'un de nos pilotes. Lisez les quotidiens, notez les grands voyages que l'on annonce, inscrivez ceux qui sont effectués et vous constaterez qu'il y a deux méthodes, la bonne et la mauvaise: celle d'Alcock et Brown, bien faire et ne rien dire, et celle de... — ils sont trop — beaucoup dire et ne rien faire.

Mais cessons nos comparaisons: elles sont navrantes!

Cherchons plutôt à revivre par la pensée la sublime envolée des triomphateurs de l'Atlantique.

Le 14 juin, le temps à Terre-Neuve était nettement mauvais. La pluie tombait par instants. La visibilité était minime par suite de couches de brume. Gris, maussade, mais favorisé par un vent violent qui devait augmenter la vitesse de l'avion, Alcock et Brown se concertent et décident de partir, à la stupéfaction de tous. Les techniciens se sont livrés à des suppositions de bureau et d'observatoire sur les régimes atmosphériques de l'Atlantique: ils ont noirci des feuilles avec des formules et des cartes incompréhensibles, ils ont pontifié, ils ont crié « casse-cou ».

Les deux Anglais se soucient peu des considérations de ces embusqués de la science. Ils parlent, tandis que les mécaniciens procèdent aux derniers préparatifs: d'aucuns enregistrent leurs paroles comme celles de condamnés à mort.

« C'est un long vol évidemment, déclare Alcock, mais il ne me fait pas plus peur qu'un bombardement de nuit. Et j'en ai accompli pas mal sur le front ottoman. Cette fois, du moins, je ne crains pas d'être fait prisonnier par les Turcs. »

Puis regardant avec amour son avion, un Vickers-Vimy, muni de deux moteurs Rolls-Royce:

« On ne peut être plus sûr d'un appareil que je ne le suis du mien. Tout marche à merveille. Rien n'a été négligé. Si nous n'arrivons pas

LE CAPITAIN ALCOOCK A BORD DE SON AVION.

au but, ce ne sera pas la faute de mon biplan. Nous serions victimes d'une cause qui m'échappe. J'avoue impossible de penser un seul instant que je ne peux pas réussir. »

Avec cet optimisme héroïque, Alcock et Brown montèrent dans la carlingue. Ils prirent le départ à 16 h. 13. Leurs 3 600 litres d'essence taillèrent les empêcheurs de s'envoler. L'avion alourdi ne put décoller qu'au bout de 300 mètres et monta très difficilement. Quelques tours au-dessus du terrain et au bout de dix minutes, ayant atteint 700 mètres d'altitude, il piqua droit... vers l'autre rive! Il n'y avait plus que 3 200 kilomètres à franchir...

Les difficultés commencent bientôt: des remous inquiétants jonglent avec l'avion qui se met dans toutes les positions. Le poste de télégraphie sans fil se brise. En cas de besoin, aucun signal ne pourra être lancé.

Le brouillard augmente. Ceux qui ont volé dans la brume connaissent la sensation désagréable et angoissante éprouvée. On ignore sa position on ne se rend compte de rien, la boussole s'affole. On a l'impression d'être dans un tunnel qui, de temps à autre, se mettrait à s'éclaircir brusquement.

Alcock cherche à éviter cette « crasse ». Il monte jusqu'à 3 500 mètres. Elle le poursuit. Il descend à 100 mètres, il n'en sort pas! Puis



LES DEUX HÉROS DU RAID DE TERRE-NEUVE EN
IRLANDE: ALCOOCK ET BROWN.

son indicateur de vitesse cesse de fonctionner. Inquiétude! Le Vickers à un instant est à moins de trois mètres des flots. Le pilote tire sur le levier à temps et reprend de la hauteur. Il se tient à une centaine de mètres de la mer.

Le froid se met de la partie: pendant quatre heures, l'appareil est recouvert d'une couche de glace laissée par une nuée de grésil.

La nuit, malgré la pleine lune, ne permet aucune observation. Seule la boussole secourt les voyageurs glorieux: Brown — remarquable observateur — donne toutes les indications désirables. Il aperçoit à un moment l'étoile polaire, une autre fois l'étoile Vega. Il en profite pour refaire le point.

Autre incident: un tuyau d'échappement se casse dans une évolution brusque. Le bruit des moteurs assourdit les deux amis qui ne peuvent communiquer entre eux qu'avec la plus grande difficulté.

Et les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres: l'avion dépasse les prévisions les plus optimistes. Il vole à plus de 185 kilomètres à l'heure. Mais il y en a 3 200!

Le jour se lève. Le soleil apparaît un instant, puis se voile la face devant tant d'audace! Il préfère se cacher. Vers huit heures, l'équipage pense ne plus en avoir pour longtemps avant de découvrir la terre. Oui, mais quelle terre. Où sont-ils? Où se trouveront-ils? N'ont-ils pas dévié? Brown n'a-t-il pas commis d'erreur? Minutes d'anxiété, secondes d'épouvante qui semblent des siècles!

Et soudain la terre!
Songez-vous à ce que peut être la vue de la terre lorsque, depuis 3 000 kilomètres, on vogue au-dessus des flots dans un frêle avion auquel deux moteurs donnent la vie? La moindre panne et c'est la descente sur l'océan avec tous ses risques.

La terre! oh! quel regard passionné les vainqueurs durent lancer vers cet ange gardien qui prenait l'aspect du filet tendu au-dessous d'un trapéziste.

Alcock pique droit: il arrive, descend, se pose et se trouve à Clifden, exactement à l'endroit prévu par Brown. Celui-ci n'a pas commis la moindre faute de direction sur ce parcours interminable effectué dans l'obscurité et le brouillard. Quel as!

16 h. 27 après le départ de Terre-Neuve, le Vickers-Vimy avait atterri en Irlande.

Voilà comment le capitaine Alcock et le lieutenant Brown franchirent les 3 200 kilomètres de l'Atlantique, battant en même temps le record du vol maritime que détenait le N. C. 4 (Terre-Neuve-Açores, 1 950 kilomètres) et celui du vol sans escale appartenant à Rogé et à Coli (Paris-Kenitra, 2 200 kilomètres).

Pronesse sportive admirable qui restera dans l'histoire. Qu'essayer maintenant pour tâcher de faire mieux? On se le demande. Mais admirons l'exploit sans nous imaginer que dans un avenir très rapproché nous entendrions retentir le cri:

« Les voyageurs d'Europe pour l'Amérique, en avion! »

JACQUES MORTANE.

Que devient l'Impératrice Eugénie ?



Une des dernières photographies de l'Impératrice Eugénie, âgée maintenant de 93 ans. Elle est née en 1826.

TRÈS vieille, presque au bord de la tombe, promenant sous ses voiles noirs cinquante ans de deuils, de désastres et de mélancolies, une femme assiste au bouleversement du monde, une seule, qui peut, mieux qu'aucune autre, en mesurer toute l'ironie et toute l'immensité : l'ex-impératrice de France Eugénie de Montijo.

Quelle que soit l'opinion qu'on professe, il faut, avec respect, regarder cette ombre. Elle représente le plus formidable roman qu'on puisse imaginer, elle est à la fois l'aventure, la joie, le drame vivants, elle fut la beauté

et la fortune, elle a tout connu, les angoisses d'une jeunesse anxieuse, les adulations d'une trentième année éblouissante, les courtisans, les flatteurs, les détreffes d'une révolution et d'un exil, les lâches, les ingrats, les désespoirs d'une veuve et d'une mère qui perd son fils unique, et la nostalgie des voyages imposés à la hantise trop forte des souvenirs : tout ce qu'une existence de quatre-vingt-douze années peut contenir, quand on est femme et quand on fut plus que reine. Sa figure est déjà presque légendaire. L'Histoire a tenté de dire ce qu'elle fut, les racontars ont souvent crié plus fort que l'histoire ; elle seule, l'intéressée, n'arien dit.

Dona Maria-Eugenia de Guzman Portocarrero y Polafox, comtesse de Teba, de Santa Cruz de la Sierra, vicomtesse de la Calzada, marquise des Ardales, que nous connaissons sous le nom de Eugénie de Montijo, est née à Grenade, en 1826, d'une excellente famille espagnole, fortunée, voyageuse, pour qui Paris était la capitale de l'intelligence et des plaisirs mondains. Prosper Mérimée fit sauter l'enfant sur ses genoux. Eaux-Bonnes, les stations balnéaires des Pyrénées virent chaque année grandir la fillette, puis la jeune fille riante qu'était cette jolie personne au teint clair, aux cheveux châtain, au visage d'une régularité de madone, et que courtoisaient des banquiers d'Espagne ou de jeunes « lions » de France. Elle n'était pas insensible à ces hommages, mais superstitieuse comme toutes celles qui sont nées de l'autre côté des Pyrénées, de secrets pressentiments semblaient lui conseiller d'attendre un prince charmant qui devait venir. En décembre 1852, chez la princesse Mathilde, cousine de celui qui devait se nommer Empereur des Français, et chez qui Prosper Mérimée l'avait introduite, Napoléon III l'aperçut. Elle l'éblouit : « Présentez-moi, » dit le chef de l'État à sa cousine. La présentation fut faite. Elle plut. Il l'invita aux chasses de Fontainebleau. Il tressa pour son jeune front quelques couronnes de feuillages, il admira cette amazone intrépide qui montait à cheval mieux que les meilleurs cavaliers, et, sans souci de l'intérêt de son trône qui eût exigé quelque alliance avec une princesse étrangère, il épousa le 29 janvier 1853,

devant les pouvoirs civils, et le 30 janvier à Notre-Dame, cette descendante de grands d'Espagne.

◆ ◆ ◆

Eugénie de Montijo est sur le trône ! Elle habite le palais de l'Elysée, puis des Tuileries. Pour elle on ressuscite une Cour, on crée des grands maîtres des cérémonies, des chambellans, un grand écuyer, un grand veneur ; on l'entoure de dames d'honneur et de

dames du palais. Autour de cette rose unique, on tresse une couronne d'autres roses, car est-il une autre expression pour décrire ces quelques beautés



A l'apogée de la fortune et de la beauté, l'Impératrice fit faire d'elle par Winterhalter ce séduisant portrait.

qui fleurirent un règne de dix-sept ans, et qui s'appelaient la duchesse de Montebello, la princesse de la Moskowa, la princesse de Metternich, et que Winterhalter, peintre des fêtes somptueuses, dessina d'un pinceau précieux, dans des décors de jardins au printemps ? Il y a dans ce visage toute la grâce et toute la fierté qu'on prête aux reines, avec cet on ne sait quoi d'indéfinissable que les Espagnoles de bonne race ont dans le regard. Celles qui l'entourent n'ont pas moins de charme. Elles gardent dans leurs yeux, dans la délicatesse de leur ovale, dans l'extraordinaire noblesse de leur costume cette harmonie grave et pourtant souriante qui caractérise la beauté de l'époque impériale.

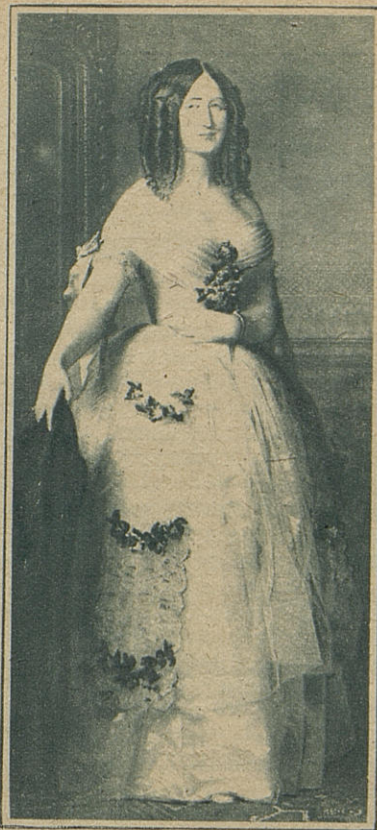
Elle est toute à sa jeunesse, toute à son bonheur, toute à cette fête grandiose et dorée que l'Empire nous semble être encore, d'aussi loin que nous la jugions. En 1856, le 16 mai, elle est mère. Le court intervalle de repos que lui impose cette maternité vite passé, c'est l'existence officielle, fastueuse qui recommence. Ce sont les chasses de Compiègne, les représentations de Fontainebleau, les flâneries de Biarritz, les tracas rapidement oubliés d'une responsabilité toujours lourde, les joies savourées avec délices d'une souveraineté puissante et respectée.

L'Exposition de 1867 arrive. Paris et l'Empire lancent sur le monde de tels rayons que le monde est émerveillé. L'impératrice oublie la politique. Elle reçoit

des empereurs et des rois. Elle va en Autriche, en Corse, promène, au moment de l'inauguration du canal de Suez, sa beauté admirée dans l'Égypte qui va renaître, et revient en France, où la lutte des partis, plus violente, plus âpre, accumule des nuées d'orage à l'horizon de ses yeux qui n'étaient habitués qu'au ciel d'azur.

Deux ans se passent. Les nuées sont devenues des nuages. L'orage gronde non seulement en France, mais autour du pays. La guerre éclate.

Épargnons-nous, avant que le temps n'ait apaisé les passions trop vives, de savoir s'il est vrai qu'un jour aux Tuileries l'impératrice Eugénie prononça cette phrase : « C'est ma guerre ! » Elle avait la nervosité des femmes. Elle sentait



L'Impératrice Eugénie (comtesse de Teba), lorsqu'elle avait trente ans. — Portrait par Frédéric Madrazo.



L'IMPÉRATRICE ET SES DAMES D'HONNEUR.

Au centre, l'Impératrice offrait à l'admiration de l'artiste des épaules tombantes et ce grand décolleté que soulignait un corsage de satin pâle. Il n'est pas possible de porter avec plus de grâce les modes de l'époque impériale.

obscurément, aux premiers jours où grondait le canon, tout ce que comportait de hasardeux cette grande partie. Elle a dit des mots dans des instants solennels qu'elle eût dû taire.

L'Empereur part. Son fils part. Elle est seule. Elle porte la responsabilité de conserver le calme dans une capitale nerveuse, de veiller au salut de cet Empire que ses serviteurs les plus dévoués sentent chanceler. Elle a quitté Saint-Cloud, entourée de quelques fidèles, et dans les Tuileries trop vastes pour ses inquiétudes, elle attend. Les nouvelles arrivent, tragiques. Après Wissembourg, c'est Woerth, c'est l'écrasement de l'armée de Mac-Mahon; c'est l'affolement même autour d'elle. Certains renvoient loin de Paris des objets précieux. Elle le sait. Elle prévoit la panique. Elle reste calme. On lui conseille d'envoyer une partie de sa fortune à l'étranger, elle refuse. En trois semaines, par blocs formidables, l'édifice impérial s'écroule. L'Empereur voudrait revenir à Paris. Elle ne veut pas qu'il rentre vaincu. Il ne devait jamais y reparaitre. C'est le 2 septembre, c'est Sedan. A Paris, la rue s'agite. Les Chambres se réunissent. Dans les salons des Tuileries, on espère un compte rendu de la séance. Un officier de la maison militaire doit l'apporter. Rien ne vient. L'impératrice passe la nuit du 3 au 4, comme une aveugle, dans les ténèbres du ciel et de l'anxiété. Au matin, toujours rien. Les salons sont déserts. L'impératrice est seule. S'il se passe quelque chose, elle est sans défense. On l'abandonne. Résister? Avec quoi? Avec quoi? A deux heures de l'après-midi, une femme entre, rapide et dit: « La République est proclamée. » C'est tout. Dehors gronde un peuple qui veut se défendre, et qui, libre, renie son passé, tout naturellement. Et ce sont des étrangers, Metternich et Nigra, ambassadeurs d'Autriche et d'Italie, qui, à ce moment suprême, sont les seuls conseillers de sa détresse. Des dames d'honneur viennent et trouvent la souveraine, stoïque, mais les larmes aux yeux. Son dernier mot fut, sur le seuil de ces salons où sa beauté et sa grandeur avaient reçu tant d'hommages: « En France, on n'a pas le droit d'être malheureux ». Elle avait jeté sur ses épaules un manteau violet, coiffé une petite capote noire, pris un petit sac. Elle fit un long détour pour sortir par le Musée du Louvre. Là-bas, devant le palais, des gens hurlaient. On cherche un fiacre. Il arrive. Celle qui était un jour auparavant impératrice monte dedans, et va avenue du Bois de Boulogne chez le docteur Evans. C'était un Américain.

« Sauvez-moi », lui dit la souveraine en larmes.

Le docteur promit de veiller sur elle et, le lendemain, le 5 septembre la conduisit à Deauville. Elle y resta un jour. Le 6, il fallut gagner l'Angleterre. Un seul yacht était disponible, la mer était démontée. Qu'importe, il fallait fuir. C'était l'idée de l'impératrice qui craignait qu'on ne l'arrêtât, poursuivie par le souvenir de Marie-Antoinette, dont elle redoutait la fin sanglante. Le peuple n'y songeait pas. Il avait à résister à l'envahisseur. Le yacht qui l'emmenait faillit sombrer, en pleine nuit. Au petit jour, le temps s'apaisa; on entra dans le port de Ryder, on gagna Hastings, et enfin Chislehurst où le docteur Evans avait loué une propriété.

C'est là que commence le calvaire. Chis-



LA MÈRE ET LE FILS.

Frappée dans ses ambitions, l'Impératrice le fut davantage encore dans son cœur. Elle connut la peine atroce de voir mourir, loin d'elle, en pays perdu, le fils unique qu'elle idolâtrait et en qui elle avait mis toutes ses espérances.

Elle suit d'Angleterre son voyage, ses exploits. Et, tout à coup en mai 1879 un matin, le duc de Bassano arrive chez l'ex-impératrice:

« Madame, il y a de mauvaises nouvelles du prince.

— Mon fils! Il est malade? Je pars.

— Madame! Il est trop tard.

L'impératrice poussa un grand cri, et tomba à la renverse.

La vie n'a plus rien désormais. Elle se réfugie au château de Farnborough, à 50 kilomètres de Londres, où elle a donné à ses morts l'hospitalité d'un large coin de terre, et où sa place est marquée, à elle aussi. Elle voudrait pouvoir vivre là, elle ne peut pas. Partir devient un besoin pour elle. Voir d'autres lieux pour oublier, pour évoquer, pour ne s'attacher à rien, peut-être, garder cette sérénité d'une âme qui ne veut pas trop s'attendrir. Elle est l'impératrice errante. Elle se promène de Florence à

Naples et de Naples à Madrid en s'arrêtant de temps à autre au cap Martin. Elle y fit construire une villa; elle y admire ses lilas et ses roses, et parfois, aux jours clairs, s'accoude à un parapet sur la mer pour voir la Corse, cette île bleue où naquit le grand ancêtre de la famille à laquelle le mystérieux hasard lia sa destinée...

La guerre éclata en 1914. Elle laissa entendre à ceux qui l'approchaient qu'elle priait pour notre revanche, et parfois, dans sa propriété, accueillant les blessés anglais, d'un mot évoqua le passé terrible, dont elle ne parle plus que rarement... Elle vit. Elle a vu notre victoire. De quelle âme? Qui pourrait le dire, quand tant d'amertumes accumulées, tant de détresses accablent ce corps de vieille femme? Mais lorsque, comme à son habitude, elle reviendra dans ce Paris qui l'attire, dans cet hôtel, en bordure des Tuileries où elle habite, comme pour passer inlassablement la revue des spectres, quand nous reverrons, voûtée, toute blanche, dissimulant derrière une voilette épaisse les ravages d'un visage qui fut toute clarté, Eugénie de Montijo, nous pourrions maintenant, d'un cœur moins lourd, nous découvrir devant ce fantôme

RENÉ BIZET.



LA COUR IMPÉRIALE À FONTAINEBLEAU (24 juin 1860)

L'impératrice (X) est placée au premier rang. A sa gauche, la Princesse de Metternich; à ses pieds, Mme de Pourtalès. L'Empereur est sur le petit bateau, avec le Prince Impérial.

Regny ma chère
Madame de Bourgoing
vous vous sentez souffrir
Mon souvenir à votre
Mari Eugénie

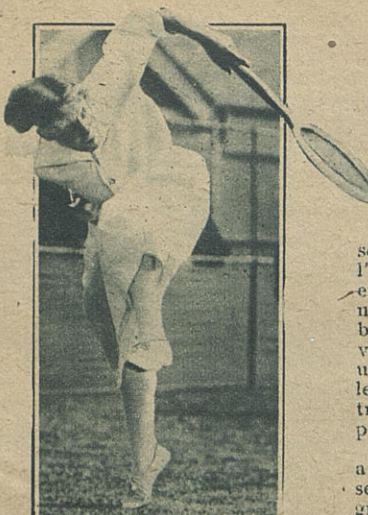
L'écriture et la signature de l'impératrice errante. — Lettre adressée à M. de Bourgoing.



Aquarelle inédite de Ch. Genty.)

CONCURRENCE DÉLOYALE

— Vous venez pour chanter ? mon pauvre monsieur, nous avons déjà les peintres...



La danse du tennis : Un coup de revers.

LA GRÈVE BIENFAISANTE

Bien que j'aie horreur de la fatigue et le mépris du footing, je ne suis pas loin, tout compte fait, de me féliciter de la grève des transports. Abandonnés par les 7 000 employés du Métro, les Parisiens ont senti en eux, d'abord, un vide immense. Il semblait qu'ils eussent perdu 7 000 amis d'un seul coup. Comme on la regretta la gentille petite dame à l'humeur de dogue qui vous pousse régulièrement au nez la portière du quai quand la rame va partir, ou bien qui n'est jamais contente de la façon dont vous lui présentez le ticket qu'elle a la mission de trouver avec son sécateur. Et la dame à la sacoche qui vous marche sur les pieds ou vous prend les doigts dans la portière quand elle ne vous froisse pas l'abdomen à grands coups de postérieur, histoire d'avoir un compartiment bien tassé.

Ah ! c'était dur le premier jour. Mais, dès le lendemain, il y a eu quelques compensations. La fraternité a pris en un clin d'œil un développement formidable. Dès qu'un monsieur arrêtait un taxi sous votre nez, vous n'aviez qu'à lui dire « Où allez-vous ? » pour qu'il s'empresse de vous faire asseoir à côté de lui. Et les voitures militaires ! Un vrai bonheur. Pas une qui ne se soit arrêtée docilement devant ma canne de pékin. Et les camions américains ! Debout entre deux midi-nettes, j'ai fait, de la Madeleine à la gare du Nord, le plus ravissant voyage. L'autobus de l'avenir, voyez-vous, c'est le camion. Et même quand on ne trouvait rien, on avait la ressource de se joindre au premier groupe pédestre venu qui vous accueillait comme un frère. J'ai fait ainsi le trajet de Montmartre aux Invalides avec une famille qui ne s'était pas arrêtée un instant de chanter Madelon. Arrivé à l'Esplanade, nous avons pris un verre au mastroquet et on s'est quitté en se promettant de se revoir.

Mais la plus heureuse conséquence de la grève, c'est qu'elle a élargi l'horizon de bien des gens. Prenez, par exemple, l'élève de Centrale qu'on a bombardé wattman du jour au lendemain, ce garçon touche 450 francs par mois. Or, sa famille lui collait, jusqu'à ce jour, 10 francs par semaine pour faire le jeune homme. Croyez-vous qu'il a gagné au change ? Jamais plus il ne reviendra à l'École ; le voilà wattman pour la vie.

Supposez que les balayeurs se mettent en grève. Eh bien, la ville n'aura qu'à faire un appel. Je connais, pour ma part, trois procureurs de la République, six préparateurs à la Faculté des sciences, une demi-douzaine d'agréés qui sauteront sur le balai. Dix-huit francs par jour ! mais aucun d'eux ne gagne cette somme.

Les grévistes sont d'une imprudence imaginable. Il y a plus de rentiers ruinés à Paris qu'il n'en faut pour remplacer tous les grévistes. Que le sot amour-propre qui empêche ces braves gens — je parle des rentiers — d'accomplir des besognes ouvrières cesse par suite d'un cas de force majeure et vous verrez toute la bourgeoisie se lancer d'un cœur joyeux vers le prolétariat.

On reste étonné des conséquences futures de cette grève générale dont on nous menace. Peut-être allons-

nous voir se résoudre d'un seul coup la question sociale. Comment voulez-vous continuer la lutte de classes quand la masse des bourgeois sera devenue prolétarienne. Derniers venus à la C. G. T., car ils y adhèrent tous, et se souvenant des souffrances endurées du temps qu'ils appartenaient à la classe aisée ils prendront leurs anciens frères en pitié et formeront des comités charitables pour leur venir en aide. Ainsi sera résolue également la question des classes libérales qui sont en train de mourir de faim.

JEAN DE PIERREFEU.

GAMBETTA ET M. CLEMENCEAU

Dans le discours qu'il prononça lors de l'armistice, M. Clemenceau rendit un solennel hommage à Gambetta qu'il avait jadis énergiquement combattu en certaines occurrences. Et de fait, quand on lit ce que M. de Freycinet, dans ses Souvenirs, écrivait de Gambetta, on est frappé de la similitude existant entre les intelligences des deux hommes d'Etat.

L'éloquence, chez M. Gambetta — dit M. de Freycinet — n'était pas un but, elle était un moyen ; son but était l'action. Ainsi pensait M. Clemenceau quand dans le Grand Panilécirait : « L'action est le principe, l'action est le moyen, l'action est le but ! » Leur vie, à tous les deux, a été une action continue, pour employer le mot de M. de Freycinet.

M. Gambetta — dit encore M. de Freycinet — tournait rarement sa vue vers le passé, mais il la tendait sur l'avenir : « Il faut, disait-il, prendre les choses au moment où l'on est et partir de là ». Il se préservait ainsi de tout regret et de tout abattement. De même quand, en 1885, M. Brisson, alors président du conseil, adjurait M. Clemenceau de tenir compte du résultat des élections précédentes et de la leçon de concorde qu'elles signifiaient impérieusement au parti républicain, M. Clemenceau répondait (au témoignage de Jaurès) : « Je ne regarde jamais derrière moi, toujours devant moi. »

M. KLOTZ

Dans son enfance, M. Klotz rêvait d'être ministre. Il y a des enfants qui

se projettent dans l'avenir en marin, en général. La jeunesse aime ce qui brille. M. Klotz se voyait grand avec un maroquin sous les bras. Il était très en avance pour son âge.

Un jour qu'il avait fait part de ses projets à son grand-père, celui-ci, qui était un commerçant plein de bon sens, ne jugea pas l'idée

déraisonnable du tout ; seulement il donna à son petit-fils un bon conseil. — Des ministres, lui expliqua-t-il, on en trouve toujours. Il y en a un seul qu'on ne puisse choisir au hasard. C'est le ministre des finances. Etudie donc les finances plus tard. Rares sont ceux qui y connaissent quelque chose et tu auras ainsi plus de chance d'atteindre au portefeuille.

Le petit Klotz a suivi le conseil du grand-papa. Les gens qui se plaignent des impôts nouveaux dont nous accablent sans discrétion notre grand argentier, pourront en vouloir maintenant au sage vieillard qui a été trop bien écouté.

L'HOMME AUX CHEVEUX GRIS

Les journaux des Etats-Unis sont en train de se repasser à qui mieux mieux l'histoire de « l'Homme aux cheveux gris. »

C'est toujours Yvan Evans qui parle, bien entendu. Yvan Evans, soldat en France et de retour.

Il aurait dit un soir, on ne sait à qui : « Entrant, désœuvré, dans l'église du bourg où nous étions cantonnés, j'ai vu là un général français aux cheveux grisonnants, agenouillé devant l'autel et priant Dieu ; son ordonnance se tenait droit debout derrière. Quand le général sortit et traversa la place, je fus étonné de voir les visages des gens prendre une expression d'émotion extrême à voir passer ce chef. « Je n'y comprenais rien ; mais ensuite on m'a dit que je venais de voir le maréchal Foch et j'ai compris. »

SE NON È VERO

Voici une charmante anecdote qu'aime à raconter le général Pershing.

Au cours d'une tournée d'inspection, il était accompagné d'un de ses officiers d'état-major, le colonel Newbury. Tout alla bien jusqu'au moment où ils arrivèrent devant certaine baraque.

Derrière un groupe de soldats, un balai était posé contre la baraque, le manche en bas. Furieux, le colonel appela un sous-officier :

Sergent, dit-il faites couper immédiatement les cheveux à cet homme.

Les soldats sourirent discrètement en voyant que le colonel désignait le... balai.

« Ce pauvre Newbury, raconte Pershing, est myope comme il n'est pas permis de l'être, mais c'est un officier remarquable, adoré de ses hommes qui l'appelaient « l'oncle New ». Personne n'osa lui dire qu'il s'était trompé. Le colonel n'eut connaissance de son erreur qu'après l'armistice, alors que son régiment retournait en Amérique et personne n'en a ri autant que lui. »

Si cette histoire n'est pas rigoureusement exacte, il ne faut pas en vouloir au général Pershing ! il la raconte si gentiment !

LA DÉMOBILISATION DES MORTS

La scène se passe dans un grand lycée de jeunes filles de la rive gauche. La fille d'un de nos écrivains les plus réputés, mort au champ d'honneur au début de la première bataille de la Marne, suit des cours régulièrement. On sait son nom glorieux ; ses vêtements noirs rappellent l'absent dont elle porte le deuil.

Quelle ne fut pas sa douleur en recevant l'autre jour un avis l'informant qu'à la suite de la « démobilisation » de son père, elle était priée de passer au bureau du lycée au sujet de la gratuité qui lui avait été accordée jusqu'alors.

La formule est une trouvaille de bon goût ! Hélas, voilà des mois et des mois qu'il a été démobilisé par la mort, le poète qui a chanté :

« Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ! »

LA BOURSE

La fin de la grève des transports parisiens et la reprise partielle du travail dans la métallurgie ont apporté à notre marché un apaisement dont il avait grand besoin. Dans leur ensemble, les cours se sont montrés soutenus, et en clôture une reprise s'est dessinée à la nouvelle que la grève des charbonnages était terminée dans le Nord.

Nos rentes sont fermes. Les fonds Russes sont de nouveau très actifs sur la reconnaissance de l'amiral Koltchak par les alliés et l'assistance qu'ils vont lui prêter pour l'établissement d'un gouvernement stable en Russie.

Le marché des obligations de la Ville de Paris reste sur la bonne impression produite par le succès de la récente émission.

Nos grands établissements de crédit font preuve de fermeté. Les valeurs de tramways, malgré la fin de la grève des transports, n'ont pas varié. Les titres des C^{ies} de navigations restent bien tenus. Les valeurs d'électricité ont un bon mouvement d'affaires. Les titres métallurgiques font preuve de fermeté.

G. LAVAINE.



Dominique Sylvaire publie « Son Ombre » poèmes de la sensibilité la plus mélancolique.



Le commissaire spécial Oudaille relevé de ses fonctions pour les incidents de Versailles.



Fougita le peintre japonais au talent si personnel expose ses œuvres chez Lepoutre.



M. Chaleil, préfet révoqué à la suite des incidents de Versailles.



AC PROCES TOCQUÉ, THOMAS ET C^{ie}. LES ACCUSÉS ONT A RÉPONDRE COMME ON LE SAIT DEVANT LE CONSEIL DE GUERRE DU CRIME DE TRAHISON.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner au prochain numéro La 5^e leçon de Tigre et la fin de l'article A travers la Yougoslavie.

Entrez dans
la danse...

Voyez comme
on danse...



Les bas de soie et la danse sont la folie du jour. Quoi qu'en pensent certains moralistes chagrins, toujours prêts à récriminer, ils sont assez innocents, surtout la danse qui n'est après tout qu'une excellente gymnastique. Sans aller chercher entre notre époque et celle du Directoire des comparaisons cent fois redites sur la frénésie de vivre qui prend ceux qui ont vu la mort de près — et dont la danse serait la manifestation la plus directe — il

est à croire que nos amis américains sont pour beaucoup dans cette sorte d'épidémie. Chez eux, l'on danse comme on respire, à propos de tout et de rien. Venus en France, ils ont continué. L'exemple est contagieux : il était charmant. Nous avons, si l'on peut dire, emboîté le pas. D'ailleurs, à considérer les documents de cette page, où cinquante ans de trémoussements se résument, pour se terminer par le classique tango, nous aussi, nous avons de qui tenir!

J'ai vu.

POUR LES JEUNES GENS QUI VEULENT " SAVOIR " LEUR MÉTIER (1)

L'ÉCOLE ESTIENNE (L'ART DU LIVRE)

POUR profiter de la victoire qu'elle a si chèrement payée du meilleur de son sang, la France a besoin de bons ouvriers, car c'est sur le terrain industriel et commercial que la lutte va se poursuivre désormais, implacable, décisive, d'autant plus âpre que nous ne devons là compter sur aucun allié.

Bien au contraire, dans la bataille économique, chacun agit sans connaître son voisin, oubliant jusqu'au sang versé en commun pour la même cause pour ne songer qu'aux moyens de gagner le plus d'argent possible.

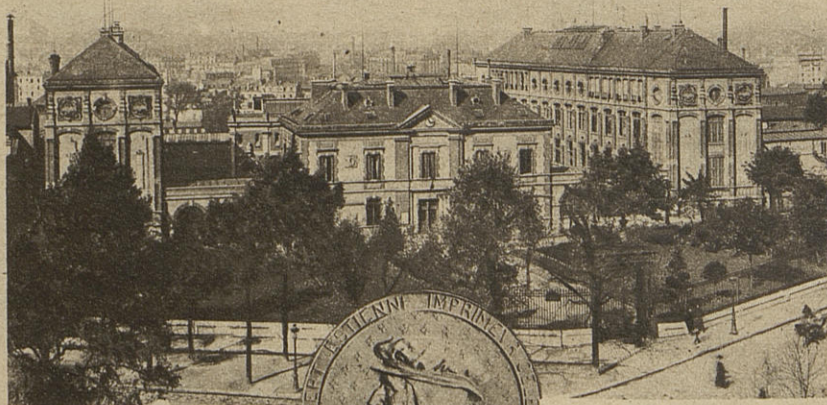
Saignée à blanc, la France est très handicapée pour soutenir la concurrence, non seulement contre l'Allemagne qui n'a pas connu les ravages de l'invasion, mais contre l'Angleterre et l'Amérique dont les usines sont toutes intactes et en plein fonctionnement et contre les neutres amis ou indifférents qui ont tant profité de la guerre.

Il importe donc que notre pays ait une élite ouvrière et que la crise de l'apprentissage

puisque c'est encore en France le seul établissement où l'on forme d'excellents apprentis pour les diverses industries du Livre : typographie, lithographie, photogravure, gravure sur bois, gravure en taille douce et en relief, reliure, dorure sur cuir, etc.

Et l'on sait que pour tout ce qui touche à l'imprimerie et à la gravure, nos adversaires sont encore de l'autre côté du Rhin, à Leipzig. C'est au zèle patriotique des élèves de l'École Estienne que la France doit de conserver la réputation que lui acquièrent dans la typographie les savants imprimeurs de la Renaissance dont le plus célèbre fut précisément Robert Estienne, le patron de l'École du boulevard Auguste-Blanqui.

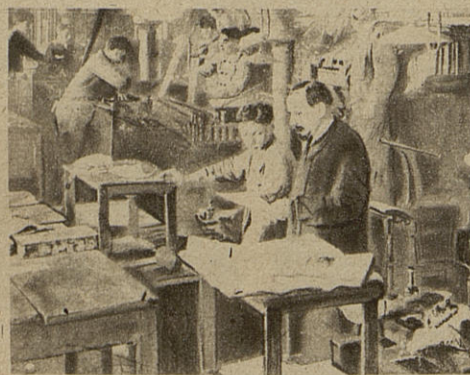
Bien que l'ouverture de l'École du Livre ne date que du 20 novembre 1889, la question d'une école municipale professionnelle des Arts et Industries du Livre était à l'étude depuis 1883. Mais ce n'est qu'à la séance du Conseil municipal du 3 juin 1887 qu'une proposition formelle



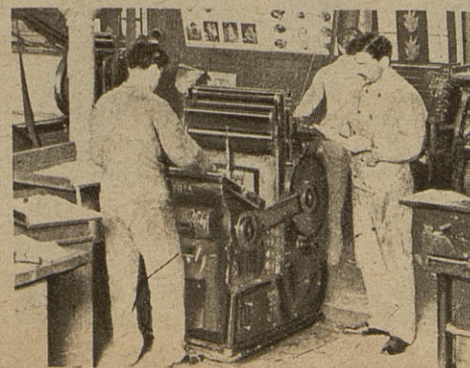
En médaillon, l'imprimeur français, Robert Estienne, sous " l'invocation " de qui est placée la grande école du boulevard Auguste-Blanqui.



L'ATELIER DE COMPOSITION TYPOGRAPHIQUE.



L'EXAMEN D'UNE ÉPREUVE LITHOGRAPHIQUE.



LE TIRAGE D'UNE ÉPREUVE TYPOGRAPHIQUE.

qui sévissait avant 1914 soit désormais conjurée. Et pour faire de bons ouvriers à qui on devra s'efforcer de donner un outillage le plus moderne et le plus perfectionné, il faut avant tout multiplier les écoles professionnelles.

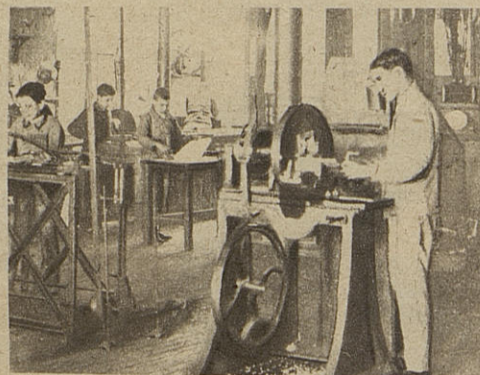
La Ville de Paris, au lendemain de la guerre de 1870, avait compris la nécessité de ces Ecoles appelées à rendre des services considérables à l'industrie, en formant une élite d'ouvriers instruits théoriquement et pratiquement dans toutes les branches de leur profession, possédant des idées d'ensemble qu'ils n'eussent pu acquérir s'ils avaient débuté comme apprentis dans une usine ou une manufacture où ils eussent été surtout les domestiques du patron et des ouvriers de l'atelier.

LA CREATION DE L'ÉCOLE.

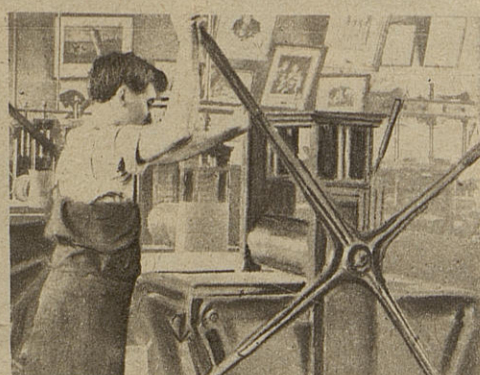
Parmi les grandes Ecoles professionnelles fondées par la Ville de Paris depuis 1873, celle de l'École Estienne fut un véritable bienfait



À LA PHOTOGRAVURE : LA PREMIÈRE OPÉRATION. LA PHOTOGRAPHIE DES ORIGINAUX.



L'ATELIER DE CLICHERIE ET DE GALVANOPLASTIE.



L'ATELIER DE TAILLE-DOUCE : UN TIRAGE.



LA LEÇON DE GRAVURE SUR PIERRE.

(1) Dans le prochain numéro nous parlerons de l'école Bouteille.

J'ai vu...

fut déposée par M. Abel Hovelacque. Grâce à la persévérance de ce conseiller, la création de l'Ecole du Livre fut décidée et son installation définitive prévue sur les terrains de la rue de Gentilly, qui s'appelle aujourd'hui rue Abel Hovelacque, non loin de la place d'Italie.

Provisoirement les premiers ateliers professionnels furent installés rue Vauquelin, en plein quartier des Ecoles, où il eût été peut-être préférable qu'ils restassent. A la première promotion du 20 novembre 1889, cent huit élèves furent admis, et en outre cent cinquante auditeurs, ouvriers et apprentis furent admis à suivre les cours du soir, sous la direction de M. Magnuski, qui resta directeur jusqu'au mois d'août 1891. Après un court intérim de M. Hersent, M. Frayssinet devint directeur en avril 1892 de l'Ecole Estienne qui déjà avait figuré avec honneur aux Expositions internationales et aux Salons. Le 1^{er} juillet 1896, M. Félix Faure, président de la République, inaugurait solennellement les bâtiments construits d'après les plans de Manjot de Dammartin, architecte de la Ville de Paris.

LE BUT DE L'ÉCOLE.

L'Ecole Estienne, dont l'enseignement est entièrement gratuit pour les élèves admis par concours, prépare aux seize professions suivantes :

Pour la **TYPOGRAPHIE** (quatre professions) :

1^o Fonderie de caractères ; 2^o Composition ; 3^o Impression (presses à bras et machines) ; 4^o Clicherie et galvanoplastie.

Cours complémentaires : Correction typographique ; Lecture et Composition du grec, de l'arabe et du russe ; Composition à la machine Linotype.

Pour la **LITHOGRAPHIE** (quatre professions) :

1^o Dessin lithographique et chromolithographie ; 2^o Ecriture lithographique ; 3^o Gravure sur pierre ; 4^o Impression lithographique (presses à bras et machines).

Pour la **GRAVURE** (quatre professions) :

1^o Gravure sur bois ; 2^o Gravure typographique et en fer à dorer ; 3^o Gravure en taille-douce ; 4^o Impression en taille-douce.

Cours complémentaire : Gravure d'écriture en taille-douce.

Pour la **PHOTOGRAPHIE** et **DERIVÉS** (deux professions) :

1^o Photographie ; 2^o Photogravure (trait, simili).

Cours complémentaire : Physique et chimie photographiques.

Pour la **RELIURE** (deux professions) :

1^o Reliure ; 2^o Dorure sur cuir.

Cours complémentaire : Dorure sur tranche.

La durée des études est de quatre ans. Toutefois, dans certaines sections (gravure, lithographie, photogravure) les élèves peuvent être admis à faire une cinquième année d'études. L'enseignement est divisé en deux branches distinctes : l'enseignement théorique et l'enseignement technique.

L'enseignement théorique a pour objet de compléter l'instruction générale des apprentis qui viennent tous avec les notions que peuvent avoir des enfants sortis de l'école primaire à treize ans.

Cet enseignement technique, qui comporte la langue fran-



SOUS L'ŒIL DU MAÎTRE : LE TRAVAIL DE LA GRAVURE EN RELIEF.



UNE DES OPÉRATIONS DE LA GRAVURE SUR PIERRE.



LE TRAVAIL DU DESSIN LITHOGRAPHIQUE.



LES ATELIERS DE PHOTOGRAVURE LA RETOUCHE DES CLICHÉS.



LA LEÇON DE GRAVURE SUR BOIS.



L'ATELIER DE RELIURE ARTISTIQUE.



L'ATELIER DE DORURE SUR CUIR.

çaise, l'histoire et la géographie, les mathématiques et la géométrie, l'histoire de l'art, le dessin d'ornement, le dessin à vue, le modelage, etc., est général pour les élèves de 1^{re} et 2^e années, tandis que pour les élèves de 3^e et 4^e années il est divisé en trois cours spéciaux suivant les spécialités professionnelles choisies par les apprentis. Il a lieu tous les matins ; les après-midi étant exclusivement réservés aux ateliers.

POUR ÊTRE ADMIS À L'ÉCOLE.

Pour être admis à concourir, tout candidat doit être âgé d'au moins treize ans et n'avoir pas plus de seize ans au 1^{er} octobre de l'année où il prend part au concours, lequel a lieu cette année le 3 juillet.

Ce concours comprend trois épreuves écrites :

a. Une dictée servant d'épreuve d'écriture ;
b. Deux problèmes d'arithmétique (applications simples des quatre opérations sur les nombres entiers, les nombres décimaux, les fractions et le système métrique).
c. Un dessin à vue.

A la fin de la quatrième année d'études la promotion sortante est examinée par un jury qui décerne aux élèves un certificat d'apprentissage et même un diplôme d'études professionnelles qui permet aux sortants de trouver sans attendre une place bien rétribuée dans les meilleures maisons.

Durant la guerre, l'Ecole Estienne n'a jamais interrompu ses cours. Sous l'éclectique direction de M. Georges Lecomte l'éminent président de la Société des Gens de Lettres qui succéda à M. Fontaine, qui a laissé à l'Ecole un souvenir qui ne s'effacera pas de sitôt de l'établissement du boulevard Blanqui, celui-ci a continué son labeur comme par le passé avec cette seule différence, c'est que les élèves des promotions sortantes, au lieu d'entrer dans l'industrie, prenaient le fusil pour aller se battre au front. Des ouvrages remarquablement édités sont même sortis des ateliers de l'Ecole Estienne, comme les *Réveries du promoteur solitaire*, de Jean-Jacques Rousseau, *De l'air et des manières*, un des chapitres de *La Rochefoucauld*, composés avec des bois de l'époque regravés par les élèves, ainsi que *l'Hommage de la Ville de Paris à la Belgique* pour la réception de M. Carton de Wiart à l'Hôtel de Ville et la magnifique *Lettre du soldat Georges Beland, cuisinier, à sa femme*, éditée à la demande du Club des Cent, pour la Société des Gens de Lettres.

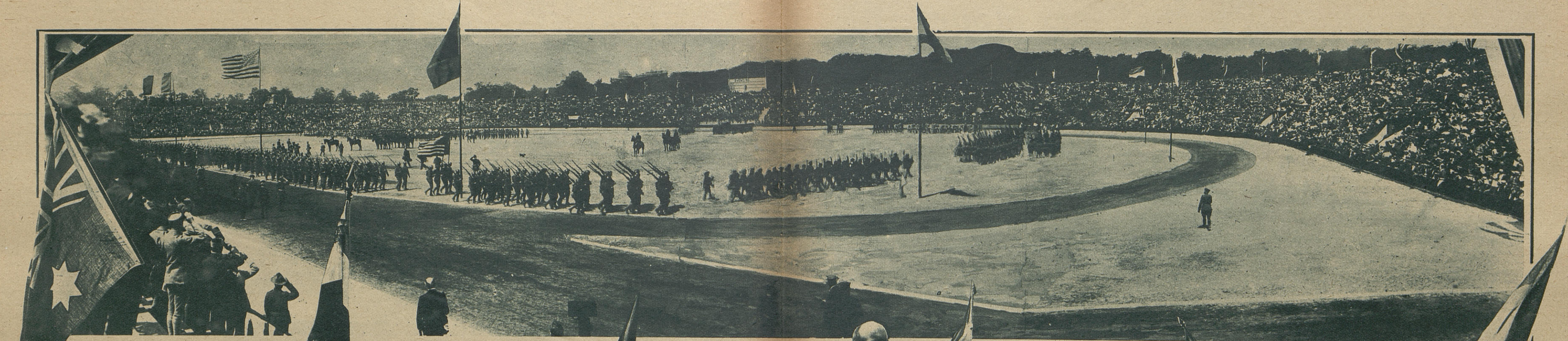


Parmi les 1 200 ou 1 300 élèves sortis de l'Ecole Estienne depuis les vingt-cinq ans de sa fondation, presque tous étaient mobilisables, c'est dire que l'Ecole du Livre, bien que son tableau d'honneur de la guerre ne soit pas encore établi, a payé elle aussi un large tribut à la Patrie.

HENRY COSSIRA.

J'ai vu.

A L'INAUGURATION DU STADE PERSHING, LE DIMANCHE 22 JUIN



M. Poincaré, le général Pershing et leur suite passent devant les tribunes.



En médaillons : huit grands athlètes qui prennent part à l'Olympiade. A. Quatre Français : (1) André, (2) Carpentier, (3) Vermeulen, (4) Arnaud. — B. Quatre Américains : (5) Eby, (6) Floyd, (7) Teschner, (8) Fallor.



Un bataillon de diables bleus défile devant le Président, musique en tête.

Nous avons déjà dit à nos lecteurs ce qu'était ce magnifique stade, érigé en plein bois de Vincennes, et que l'Amérique a offert à la France. Il a été solennellement inauguré le Dimanche 22 Juin par M. Poincaré et

le général Pershing en présence de plus de 50.000 spectateurs. Quinze cents athlètes des pays alliés, champions de 15 nations, y participent jusqu'au 4 Juillet à l'Olympiade militaire. J'ai vu suivra de très près

ces splendides manifestations sportives qui intéressent plus que jamais aujourd'hui que le pays, affaibli par son long effort de guerre, a besoin de renaître par l'éducation physique, toute la jeunesse française. Sur

cette page, en frise, une vue générale du stade. Au-dessous, de gauche à droite, le défilé des Athlètes: (1) Américains, (2) Français, Paoli et André porte-drapeaux, (3) Américains, (4) Arabes, (5) Serbes, (6) Belges.

...Voici l'Été...

Les commensaux du logis, comme disait ce bon La Fontaine, sont presque toujours nos plus mortels ennemis. Nous pourrions en dresser la liste effrayante : aujourd'hui démasquons l'un des plus dangereux, la mouche, qui, pendant la saison chaude, s'introduit partout, transportant les plus dangereux microbes de la rue à la cuisine, du fumier aux aliments. Soyons impitoyables pour les mouches !

Nous n'accusons pas sans preuves. La mouche commune, la mouche domestique comme on n'hésite pas à l'appeler bien que sa domesticité soit d'abord très importune et toujours très dangereuse, est par elle-même inoffensive. Sa piqûre ne provoque aucune démangeaison : elle n'est pas comparable à celle du moustique dont nous aurons aussi l'occasion de nous occuper.

Mais la mouche domestique ne se contente pas de chercher sa nourriture dans nos garde-manger, elle se pose partout, soit par nécessité alimentaire, soit par pure fantaisie. Elle vole, gentiment des déjections aux crachats, elle est attirée par l'odeur des sécrétions purulentes, des animaux en putréfaction. Elle recueille là-dessus une abondante moisson de microbes, qui s'accrochent aux pattes, aux ailes, à tout le corps et se trouvent charriés ainsi, gratuitement, sur notre figure, sur nos mains, sur la tétine des biberons, sur le pain, sur le fromage, sur les fruits, pendant le repas. C'est charmant.

LA MOUCHE, VÉHICULE A MICROBES

Les microbes se déposent partout. Il y en a qui ne sont pas dangereux, mais si la mouche véhicule les germes du charbon, de la tuberculose, du choléra, de la dysenterie, de la fièvre typhoïde et de toutes sortes de maladies que l'on a classées sous le nom générique de maladies microbiennes, nous courons tout simplement le risque d'attraper l'un ou l'autre de ces peu intéressants cadeaux.

Le procès des mouches est d'ailleurs gagné par tous les hygiénistes de tous les pays et aux États-Unis on a même entrepris leur destruction totale. C'est une solution radicale, mais bien difficile à mener à bonne fin. Songez donc qu'une mouche pond 120 œufs qui éclosent au bout de cinq jours. Ça fait 120 mouches adultes au bout de dix jours qui elles aussi commencent à pondre ! Un savant américain intéressé par le calcul, a cherché à quel nombre pouvait s'élever la progéniture d'une mouche pendant un été. Ce nombre, je dois me contenter de l'écrire. A vous de le lire mentalement, le voici :

190.181.249.311.720.000.000.000.000.

Ce nombre paraît excessif et nous avons quelque peine à croire à une semblable progéniture. Or un autre savant, un Allemand, a présenté le même calcul sous une autre forme. Il a rempli un litre de mouches mortes et il en a trouvé 12 000. Or en admettant 12 générations de mouches par été, chiffre officiel, oserons-nous dire, le Boche a trouvé que les descendants directs d'une mouche formeraient au bout d'un été, un volume de cent millions de kilomètres cubes, c'est-à-dire une sphère beaucoup plus grosse que le globe terrestre.

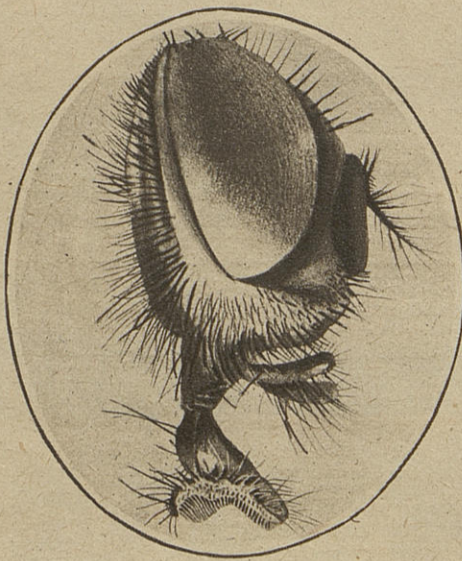
COMMENT S'EN DÉBARRASSER ?

Heureusement les animaux se mangent entre eux et les ennemis des larves des mouches en font une consommation effrayante. De plus les larves sont déposées n'importe où, au hasard, la mouche ne prenant pas la précaution de s'occuper de ce qu'il adviendra de sa famille.

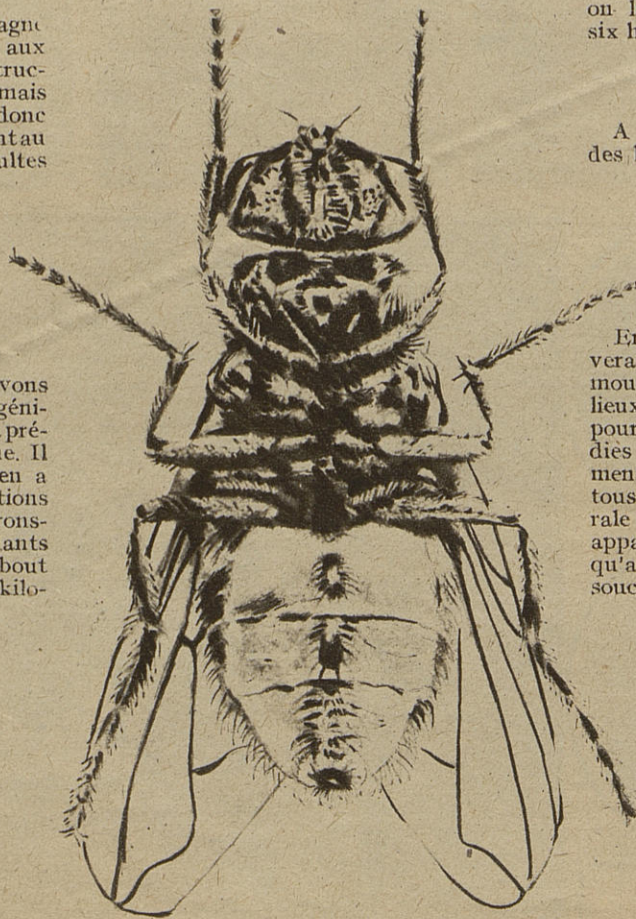
Par notre ignorance, grâce à nos habitudes antihygiéniques, les larves trouvent souvent un terrain favorable à leur développement : les amas d'ordures ménagères, les fosses d'aisances découvertes, les tas de fumier, sont autant



LA MOUCHE DOMESTIQUE, VÉHICULE A MICROBES, PETIT AGENT DE LA MORT.



DÉTAIL DE MOUCHE COMMUNE. — CET AGRANDISSEMENT MONTRE LES YEUX, LA TROMPE ET L'APPAREIL BUCCAL. C'EST SUR L'APPAREIL BUCCAL QUE LA MOUCHE RECUEILLE SA MOISSON DE MICROBES.



AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE D'UNE MOUCHE COMMUNE VUE PAR EN DESSOUS, CONTRE UNE PLAQUE DE VERRE.

Gare aux Mouches !

terrains de culture où vivent les larves et d'où sortent des milliers de mouches qui nous rendent visite. Aux États-Unis où, je le répète, la lutte intensive a été engagée contre les mouches, des mesures très sévères sont prises contre ceux qui ne couvrent pas de chaux leurs fumiers, contre ceux qui ne purifient pas les fosses, contre ceux qui ne brûlent pas les ordures ménagères.

En attendant que notre civilisation latine comprenne les bienfaits de l'hygiène et de la propreté des habitations, nous pouvons donner quelques conseils en engageant nos lecteurs à les suivre et à les faire connaître dans leur entourage. Ce sont les conseils d'un savant français, le Docteur Vaillard.

On écarte les mouches des habitations par la propreté des cuisines, des cabinets d'aisances, des chambres de malades, par l'obscurité presque complète des pièces que l'on veut préserver, par la protection des aliments dans le garde-manger à l'aide d'une toile métallique à mailles très serrées.

Si on constate qu'elles pénètrent dans un local on utilisera, pour les détruire, les pièges habituels : carafes spéciales couvant de l'eau de savon, papiers à la glu où les mouches restent collées, papiers empoisonnés que l'on étend dans le fond d'une assiette et que l'on humecte légèrement. On peut souffler de la poudre de pyrèthre sur les planchers, les meubles ou brûler 5 grammes de poudre par mètre cube dans une coupelle et fermer la pièce. Ces derniers procédés sont applicables le soir, le lendemain on balaye les mouches et on les brûle.

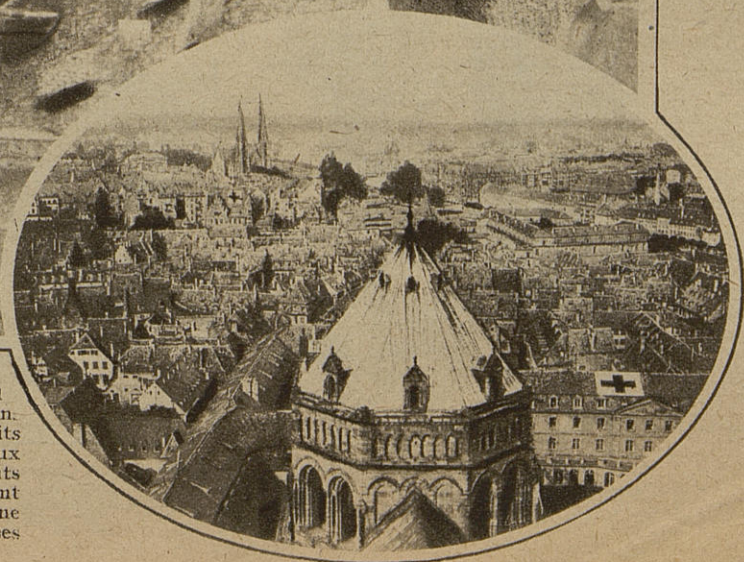
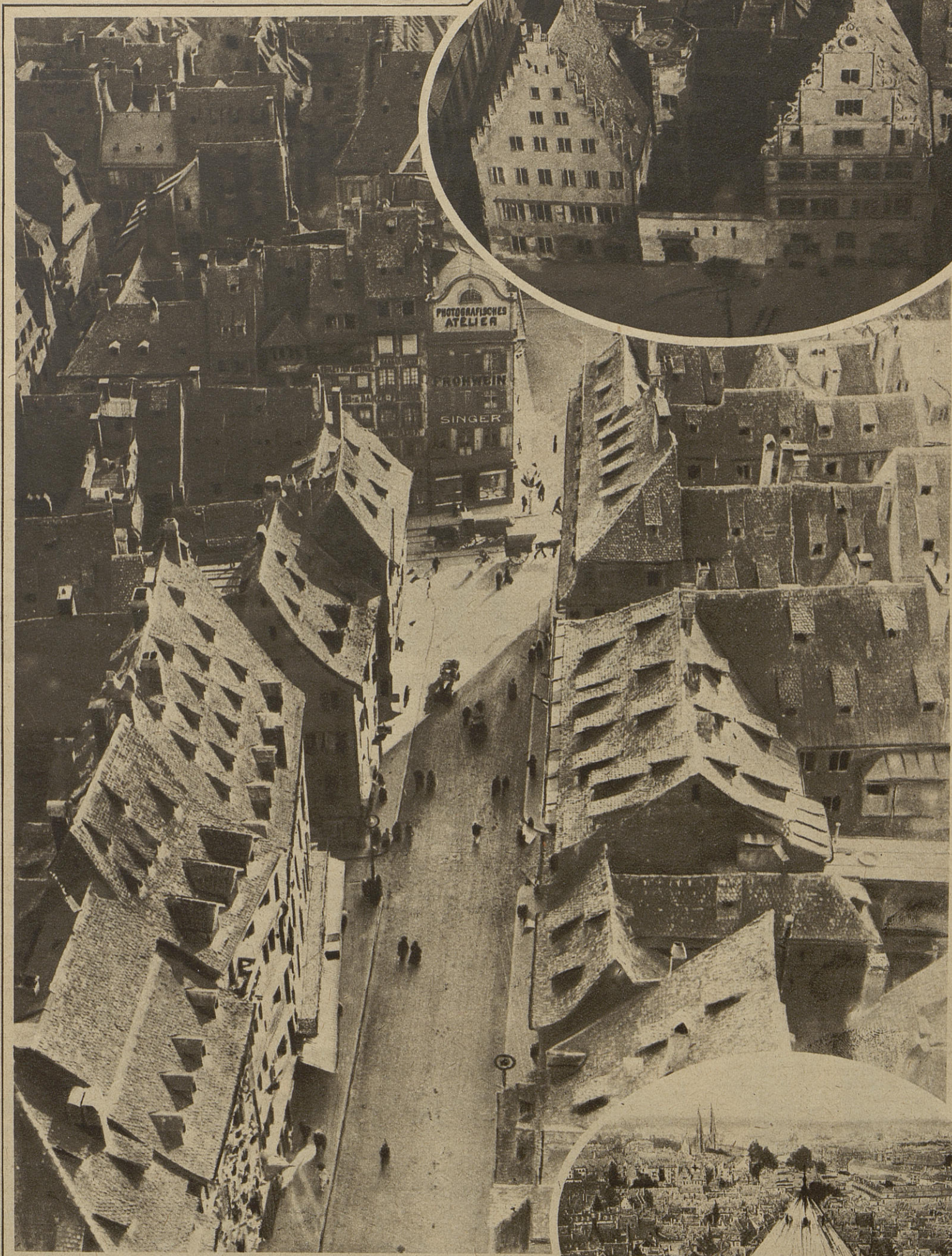
Le formol est très toxique pour les mouches. On mélange dans une assiette creuse 15 pour 100 de formol, 15 pour 100 de lait et 60 pour 100 d'eau un peu sucrée. Les vapeurs de crésyl, ou crésol, ont un même effet : 5 grammes par mètre cube dans une coupelle métallique et on chauffe. Des vapeurs bleuâtres apparaissent ; lorsque la pièce en est remplie on éteint la flamme et on laisse la pièce fermée pendant cinq à six heures. Il n'y a plus de mouches.

LA MOUCHE AUX CHAMPS

A la campagne, il faut éloigner les fumiers des habitations et les asperger après chaque apport de chlorure de chaux ou le sulfate de fer en solution à 20 pour 100. Tous les dépôts d'ordures ou de gadoues seront traités de la même manière. Dans les fosses d'aisances on jettera du pétrole le temps en temps.

En prenant toutes ces précautions on n'arrivera pas, sans doute, à détruire toutes les mouches, mais on les éloignera d'abord des lieux d'habitation, c'est-à-dire qu'on éliminera pour ainsi dire totalement les causes de maladies microbiennes qui se répandent si facilement pendant les grandes chaleurs. Il faut par tous les moyens combattre l'insouciance générale qui est l'un de nos plus graves défauts. Il appartient aux personnes intelligentes, plus qu'aux pouvoirs publics qui paraissent se soucier fort peu de la santé des contribuables, de se livrer à une propagande active en faveur de l'hygiène sous toutes ses formes, en faveur de la propreté des maisons qui laisse si souvent à désirer. Pourquoi donc chaque commune ne se procurerait-elle pas les quelques litres de produits nécessaires et n'inviterait-elle pas les habitants à en accepter l'usage ? Nos lecteurs doivent prendre l'initiative d'un tel mouvement et surtout prêcher par l'exemple. L'homme des champs qui ne lit pas ne sait pas ; c'est à celui qui lit, à celui qui s'instruit, de faire profiter ses voisins de ce qu'il apprend.

LE VISAGE DU VIEUX STRASBOURG



Les Allemands ont essayé de gâter la ville sans y parvenir. Elle garde toujours, malgré les destructions du siège de 70 et les « embellissements » réalisés par l'ennemi, ses vieilles maisons, aux façades sculptées et ce décor qui est vraiment l'âme de la cité. Sur les immenses toits aux pignons pointus, gondolés, expressifs, dont jadis les cheminées servaient de support aux cigognes, ce sont à profusion, comme on le voit sur ces documents uniques, des ornements de pierre et de bois, des balcons, des porches, des figurines, des balustrades : tout le legs mouvant en un mot des artistes du Moyen-Age et de la Renaissance. L'Allemand n'a eu sur elles aucune emprise. Ces maisons, comme l'âme des Strasbourgeois, sont et veulent demeurer françaises.



RETOUR DE COURSES DES PREMIERS GRANDS PRIX.

(Dessin à la plume de Robida.)

LE GRAND PRIX DE PARIS

LORSQU'EN 1863 la Société d'Encouragement créa le Grand Prix de Paris, l'élevage anglais brillait d'un éclat sans pareil, et le nôtre était encore bien près de sa naissance. De nombreux sportsmen s'émurent à la pensée que dans un Prix de 100.000 francs on autoriserait les chevaux anglais à se mesurer avec les nôtres à poids égal. Ils considéraient que ce prix reviendrait tous les ans aux concurrents étrangers et que ces échecs répétés décourageraient les éleveurs de notre pays.

Le premier Grand Prix fut une date mémorable dans l'histoire du Turf et si un cheval anglais *The Ranger* triompha, donnant raison aux pessimistes, la défense de *La Touque*, l'excellent jument du comte de Montgomery prouva que nous étions de taille à nous défendre vaillamment. L'année suivante, en 1864, *Vermout*, le remarquable poulain de M. Delamarre battit dans une superbe arrivée le vainqueur du Derby d'Epson, *Blair-Athal*. L'enthousiasme fut indescriptible. En l'honneur de cette première victoire française le Jockey Club illumina et les journaux portèrent aux nues notre élevage, M. Delamarre

et le jockey Kitchener. On pouvait donc lutter à armes égales avec les Anglais, on pouvait même les battre: on venait d'en avoir la preuve.

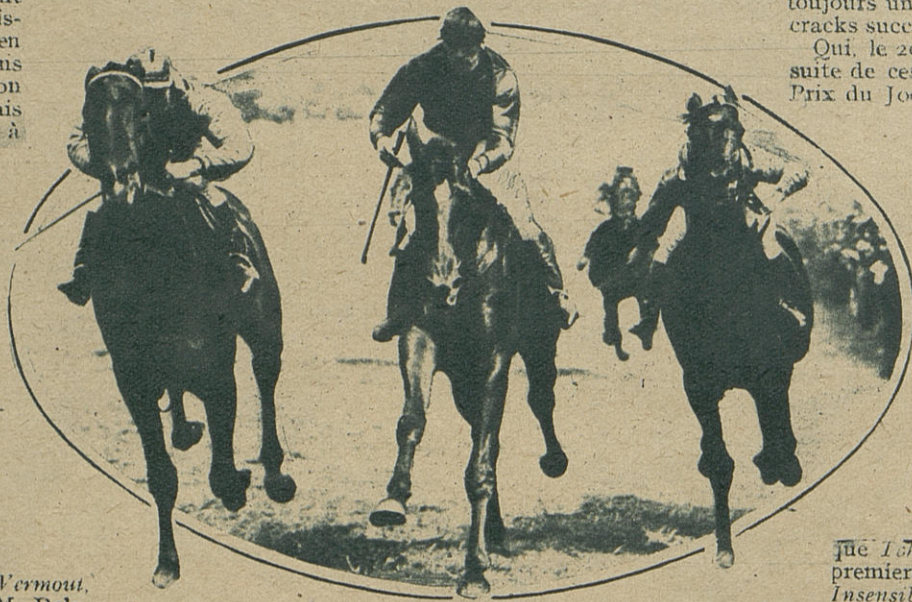
du Prix du Jockey-Club précéda *S^r Blaise*, le héros d'Epson.

Les années se suivirent, le Grand Prix attirant toujours une foule considérable et les cracks succédant aux cracks.

Qui, le 20, va inscrire son nom à la suite de ces chevaux remarquables? Le Prix du Jockey Club ne nous a rien appris. A Boulogne 4 concurrents semblaient aller mieux que tous les autres *Insensible*, *Mackinley*, *Bassan* et *Bambino*. Ils furent tous quatre mis hors de course par la dérobade d'*Insensible*. Eux disparus *Tchad* triompha d'*Hallebardier* et de *Master Good*, mais sa performance n'a qu'une valeur très relative. Elle nous permet cependant d'éliminer presque tous ceux qui, sans excuse ont fini derrière lui. Nous ne gardons donc comme gagnants possibles du Grand Prix

que *Tchad* et *Hallebardier*, les deux premiers du 15 juin. *Mac Kinley*, *Insensible*, *Bassan* et *Bambino*, tous quatre dérobés et *Château-Latour*.

A ces sept adversaires il convient d'ajouter quelques poulains qui n'ont pas pris part au Derby *Zimzim*, *Observateur*, *Rapidan*, *Churmica* et les deux cracks anglais qui feront peut-être la traversée: *Gallop Light* et surtout *Manilardo*. H. DE ROYER



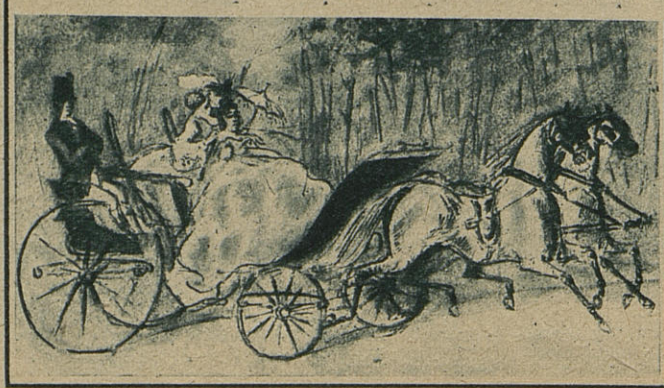
AUX DERNIÈRES ÉPREUVES D'EPSON.

La troisième année le succès fut plus formidable encore, M. de Lagrange envoya à Epson son crack *Gladiateur* qui remporta le Derby, battant les chevaux d'outre-Manche sur leur propre terrain. Il vint ensuite disputer le Grand Prix qu'il enleva dans un canter au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Les Grands Prix se succèdent. Pendant les 24 premières années qui suivirent sa création les écuries françaises le gagnèrent douze fois, les étrangères douze fois également: les Anglais étant vainqueurs neuf fois, les Russes, les Américains et les Hongrois chacun une fois.

Sans vouloir faire l'historique de toutes ces belles épreuves, il convient de citer quelques arrivées qui, à divers titres, furent plus spécialement intéressantes.

Cremone et *Risber* qui passèrent premiers le poteau en 1872 et 1876, venaient l'un et l'autre de remporter le Derby d'Epson, mais en 1873 *Boïard*, à M. Delamarre, eut le très grand honneur de battre le gagnant d'Epson *Doncaster*, qui ne parvint même qu'à prendre la 3^e place derrière *Flageolet*. Arrivée sensationnelle en 1881, où l'anglais *Foxhal* monté par le célèbre Fosdham ne battit que d'une encolure *Tristan* piloté par Archer. Grand triomphe français en 1882 par *Epsom*, vainqueur



UNE ÉLÉGANTE SE RENDANT AU GRAND PRIX EN 1867. (D'après une aquarelle de Constantin Guys.)



ÉLÉGANTES AUX COURSES. — LES ROBES NOUVELLES. — (A gauche): M^{lle} GABY DESLYS.



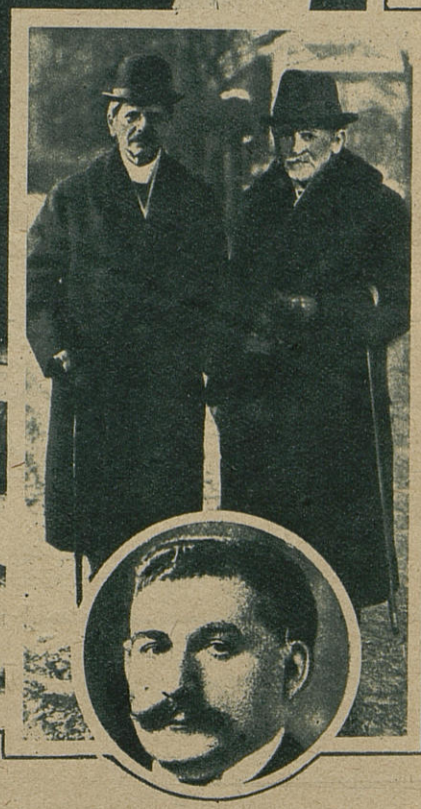
LA MODE AUX COURSES SOUS LE SECOND EMPIRE, A L'ÉPOQUE LOINTAINE DES CRINOLINES.



La Galerie des Glaces, à Versailles où la paix sera signée.



A gauche : Erzberger avec Schmidt ; en médaillon : Noske, le ministre de la guerre à la forte poigne.



A gauche : Bell, ministre des colonies. A droite : David. En médaillon : Bauer, nouveau président du Conseil.

Scheidemann, ancien président du Conseil, harangue la foule sur les marches du Reichstag.

HOMMES ET CHOSES D'ALLEMAGNE

« Nous ne signerons pas ! Nous ne signerons jamais cette paix de honte ! » criait sur les marches du Reichstag le président du Conseil Scheidemann, devant une foule qu'il pensait soulever par ses protestations et qui, comme en témoigne la photographie ci-contre, restait parfaitement indifférente. Et Scheidemann — qui ne voulait pas signer — a dû quitter le pouvoir pour laisser la place à Bauer et à Erzberger, partisans déclarés de la paix. Le

peuple allemand, las de lutter, et comprenant bien que toute résistance était inutile, conscient aussi que s'il était sorti victorieux de la guerre il nous eût imposé des conditions plus dures que les nôtres, n'admettait pas la rupture. Ebert a dû capituler et se résoudre à appeler au pouvoir des hommes qui n'hésiteront pas à mettre leur signature au bas du document qui consacre la défaite totale et de leurs armées et de leur politique de proie et de mensonge.

La Science pittoresque

AMÉLIOREZ LA QUALITÉ DE VOTRE TABAC

Il y en a peu, il coûte cher et il ne vaut pas celui d'avant-guerre. Donc économisons celui que nous pouvons nous procurer et améliorons sa qualité.

Pour économiser son tabac on peut réduire la consommation journalière mais aussi et surtout le conserver très frais. Le tabac sec se réduit facilement en poudre et la poudre est infumable. On perd ainsi de chaque paquet plusieurs cigarettes. Pour le conserver bien frais il n'y a qu'un bon moyen : placer dans la provision un quart de pelure d'orange. Bannissez tous les autres « produits », en particulier la pomme de terre qui rend le tabac infumable. Mais la pelure d'orange lui donne une fraîcheur « à point », oserons-nous dire, et le parfume agréablement.

Elle possède encore un autre avantage. Courbez et pressez une pelure. Il en sort un brouillard très dense quand les oranges sont fraîches. Approchez de ce brouillard une allumette enflammée, vous constaterez que ces fines gouttelettes brûlent en crépitant. C'est très curieux et aussi fameux pour le tabac qui absorbe ce brouillard qui s'imprègne de ce liquide et brûle à la perfection.

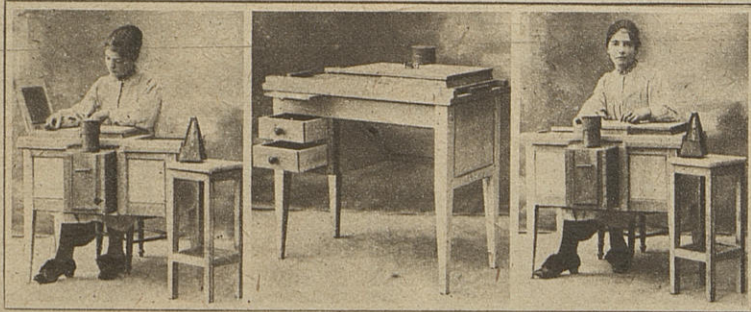
L'expérience est facile à faire, n'est-ce pas? n'hésitez pas. Même avec le tabac américain, qui est haché et qui possède un arôme auquel nous ne sommes pas habitués, on obtient des résultats tout à fait étonnants.

COMMENT ON PEUT ARRÊTER UNE HÉMORRAGIE

Voici la saison des voyages. Les accidents sont malheureusement fréquents surtout pour les touristes qui voyagent en automobile ou même à bicyclette. Les uns et les autres ne partent pas sans une trousse de pansement à laquelle ils ont recours en cas de besoin. Mais le piéton, le promeneur solitaire, peut être lui aussi victime d'un accident de ce genre provoqué soit par une chute, soit par une branche d'arbre que l'on n'aura pas vue et qui, en pénétrant dans les chairs atteindrait une artère.

On voit d'ailleurs immédiatement si une artère est intéressée ou si c'est une veine. Dans le premier cas, le sang jaillit en abondance et par saccades; s'il coule régulièrement il provient de l'ouverture d'une veine. En général on arrête facilement l'écoulement des veines par l'application d'une compression faite avec un mouchoir; cependant si l'écoulement était très abondant, on devrait serrer fortement le membre atteint entre la blessure et l'extrémité de ce membre et non entre la blessure et le cœur.

L'hémorragie artérielle est beaucoup plus dangereuse en raison de la rapide perte de sang. On prend alors ce que l'on a sous la main, une bretelle, un mouchoir que l'on enroule sur lui-même pour en faire une sorte de corde et on serre fortement le membre blessé entre la blessure et le cœur. Un serrage très énergique sera obtenu en prenant un solide morceau de bois que l'on engagera dans le lien et qui, par torsion, procurera une sorte de garrot. Pendant les préparatifs, le blessé lui-même ou une autre personne s'efforceront de limiter la perte de sang en appuyant énergiquement sur l'artère avec les pouces jusqu'à ce que le lien soit prêt. A moins de complications graves et que rien ne permet de prévoir dans l'espèce, ces simples moyens suffisent pour conjurer l'hémorragie.

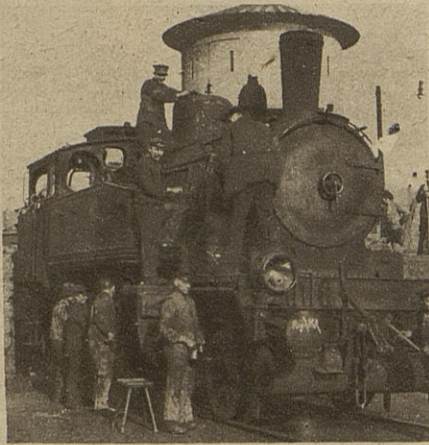


UNE MACHINE A TIRER LES PHOTOGRAPHIES. — Chargement. — Vue arrière de l'appareil. — Appareil de face. — Les tiroirs sont ouverts. — Pendant l'exposition. — Le tirage.

UNE MACHINE A TIRER DES PHOTOGRAPHIES

Tous les amateurs de photographie n'ont pas besoin de tirer plusieurs centaines d'épreuves d'un même cliché, mais les éditeurs de cartes postales illustrées peuvent être comparés à des imprimeurs qui se trouvent dans l'obligation de tirer chaque cliché à plusieurs milliers d'exemplaires. Ils s'adressent alors à la simili-gravure qui leur fournit des clichés zinc et des galvanos sur lesquels on tire les milliers d'épreuves nécessaires.

Ces épreuves valent ce qu'elles valent, pas grand chose, c'est-à-dire le prix du papier. Comme la photographie directe serait préférable! De fait, ces photographies tirées au format des cartes postales ont beaucoup plus de succès, quoique plus chères. Elles sont plus chères parce que le papier est plus coûteux que le bristol ordinaire et surtout parce que le tirage est une opération assez méticuleuse et d'assez longue haleine. Cette dernière considération disparaît avec l'emploi de la nouvelle machine que représentent nos photographes.



Des lecteurs nous demandent des photographies de locomotives allemandes. En voici une remise dans le Nord avec le matériel de guerre.

Cette machine est un petit bureau, plutôt, avec sur le côté gauche deux tiroirs pour loger les papiers et une tablette pour les assembler. A l'intérieur est aménagée une chambre comportant un réflecteur incliné à 45 degrés. Ce réflecteur

reçoit la lumière d'une lanterne qui peut être équipée avec une source lumineuse quelconque et qui se fixe instantanément à l'arrière de la machine.

La table est percée à sa partie supérieure de deux ouvertures et, au-dessus de ces ouvertures peut circuler un châssis-presse à peu près semblable aux châssis ordinaires. Il est maintenu par deux glissières et son mouvement de va-et-vient limité par deux arrêts.

L'une des ouvertures de la table est fermée par un écran jaune ou vert ou rouge, au gré de l'opérateur et l'autre par une glace transparente ou par un verre dépoli. On met d'abord les clichés en place dans le châssis qui est assez grand pour en recevoir cinq ou six du format carte-postale, puis on rabat sur eux le premier cadre du châssis qui les maintient dans une position fixe. Le châssis a été amené au-dessus de l'ouverture fermée à la lumière de la lampe par l'écran rouge ou vert, de sorte que l'on peut placer ensuite la feuille de papier à impressionner. On ferme le châssis complètement et on le pousse vers la droite au-dessus de la lunette qui traverse la glace et impressionne le papier. On ramène ensuite le châssis vers la gauche, on l'ouvre pour sortir le papier et remettre une nouvelle feuille et on recommence.

L'opération ne dure que quelques secondes de sorte qu'un bon opérateur peut tirer 3000 épreuves à l'heure. Ajoutons que le chariot porte-châssis est complété par un coffre dans lequel on peut enfermer une forte provision de papier que l'on a sous la main pour recharger le châssis sans perte de temps. Cette machine a été inventée par un professionnel, M. Raïsky, photographe à Avallon (Yonne).

LES FOURMIS PARLENT-ELLES ?

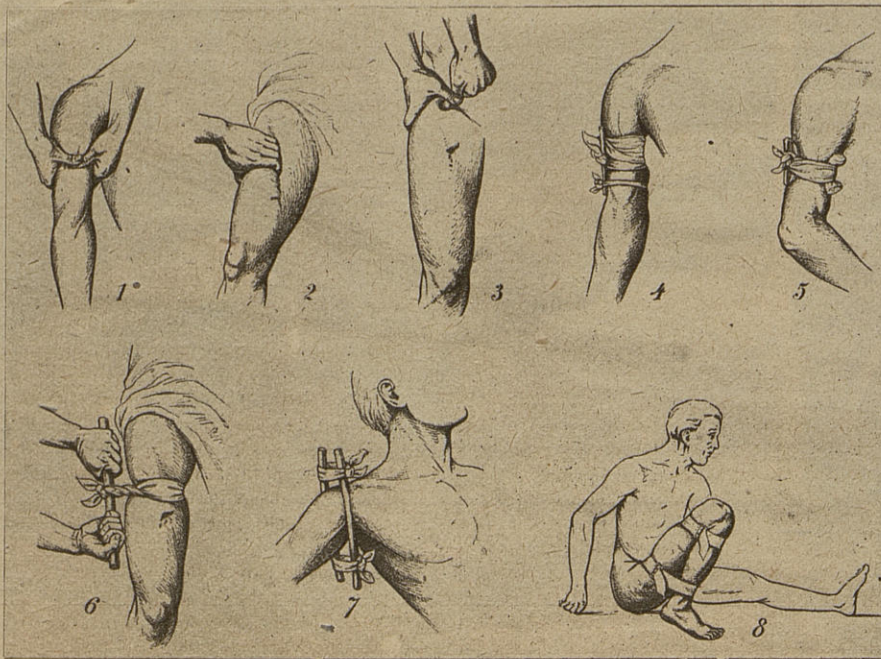
D'après de nouvelles recherches qui ont pris comme point de départ les travaux de l'entomologiste Fabre, on aurait trouvé le langage des fourmis, qui consisterait en tremblements de leurs antennes sur la tête ou les antennes de l'interlocuteur.

On a pu distinguer douze vocables ou mouvements différents dans le discours des fourmis. Cette différence existe essentiellement dans le rythme des battements. Les fourmis peuvent exprimer la peur, la combativité, l'attention, la convoitise, la détresse, mais d'une façon très générale. Le langage des fourmis ressemble beaucoup à ce langage tambouriné à grande distance qu'emploient les noirs sur le continent africain pour communiquer entre eux, et dont plusieurs correspondants qualifiés ont entretenus les lecteurs du *Mercury*. Au reste, l'alphabet Morse n'est que la représentation rythmique de coups frappés ainsi.

UNE CHIRURGIENNE CHINOISE

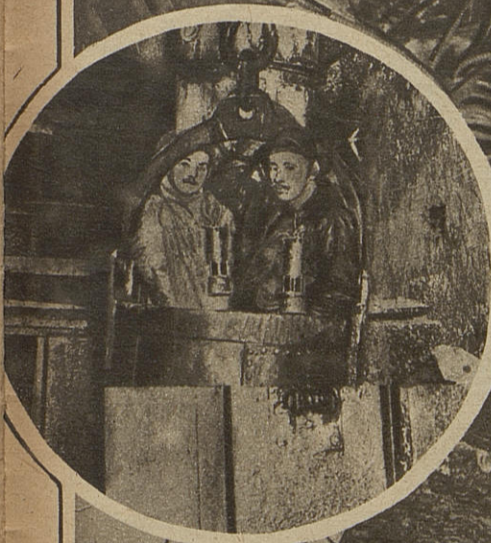
Une jeune fille chinoise M^{lle} Marthe Hauter-Hoa-Hing, qui avait étudié la médecine à Londres, vient de voir ses capacités officiellement reconnues et elle a été nommée chirurgien en chef de l'*Alexandra Hospital* à Brighton.

Le féminisme connaît plus de frontières. Mais qui aurait dit, au début de cette guerre, que les jeunes filles chinoises se mettraient à la chirurgie tout comme leurs compatriotes hommes du *Jardin des Supplices* mais pour des fins beaucoup plus humaines? L. P.



COMMENT ARRÊTER UNE HÉMORRAGIE : 1, compression du bras ; 2, compression de la cuisse ; 3, la même compression avec les deux pouces ; 4 et 5, compression du bras en tordant une baguette ; 6, garrot sur la cuisse ; 7, tourniquet à baguettes ; 8, compression de l'artère fémorale.

Mineurs photographiés de l'orifice d'un puits de mine.
(A droite et à gauche) : superstructure de puits d'extraction



Mineurs à l'ouvrage : L'abatage des blocs à la pioche
(En haut, à gauche et à droite) : Ouvriers dans la cage de descente et sur wagonnets.

LA GRANDE PITIÉ DE LA VIE DES MINEURS

Voici la grève des mineurs qui vient de se terminer à la satisfaction commune des intérêts qui s'affrontaient. Ce n'était, paraît-il, qu'un malentendu. La bonne volonté réciproque des ouvriers, des grands patrons — qui ont senti ce vent d'humanité plus large, venu des tranchées — et de l'Etat, pris pour juge, en ont eu facilement raison. Aussi bien le public dans son bon sens instinctif avait-il pris parti pour les mineurs. Hanté par les souvenirs du formidable *Germinal* et du chantre épique

des travaux des ouvriers de la mine, Emile Zola, il ne comprenait pas qu'on marchandât quelques minutes à ceux dont la vie est la plus dure parmi les hommes qui peinent en ce monde. On se souvenait de la fameuse histoire du *Denier d'Anzin* dont les actions émises à 1 000 francs, divisées en 10, puis en 100 parts, ont atteint à peu près 7 700 fr. C'est-à-dire 7 700 fois ce qu'elles valaient au début. Quel labeur forcené, parmi les coups de grisou, avec un matériel millénaire, pour le luxe de quelques-uns!...



Une scène de « Germinal ».

RÉPUBLIQUE

Le traité de paix que les Alliés imposent à l'Allemagne, modifie le contour externe de ses frontières, mais il ne bouleverse pas sa structure interne. L'unité allemande sort des délibérations des diplomates plutôt consolidée qu'affaiblie, en conservant les caractères que lui a donnés son fondateur Bismarck et qui établissent l'hégémonie de la Prusse sur un ensemble d'états subordonnés.

Or, c'est dans le temps même où l'œuvre du chancelier de fer, reçoit de ceux qui ont triomphé de ses successeurs cette consécration au moins inattendue, que dans le sein de cette Allemagne, en apparence si fortement unifiée, des mouvements séparatistes se sont produits.

Que ces mouvements aient pour théâtre Spire ou qu'ils se manifestent à Mayence; qu'ils aient un but restreint, former du Palatinat une République particulière, ou un but plus général, constituer en une République d'ensemble tous les pays de la rive gauche du Rhin, ils s'orientent tous vers la même tendance: conserver l'Allemagne, mais composer cette Allemagne avec des états librement associés et égaux en droits et supprimer dans cette Allemagne la domination prussienne. Rien n'est plus précis à cet égard que le texte du manifeste par lequel, le 1^{er} juin, le

D^r Dorten, chef du nouveau gouvernement rhénan, en annonce la constitution. « Il est créé, dans le cadre de l'univers des états allemands, comme république pacifique, une république rhénane indépendante, comprenant la province rhénane, le vieux Nassau, la Hesse rhénane et le Palatinat... »

Rester certes allemands, mais repousser la sujétion à l'égard de la Prusse. « Los von Berlin », tel est le mot d'adieu de ceux que les dirigeants actuels de l'Allemagne essayent de représenter comme des traîtres.

LA VALEUR DES PAYS DISSIDENTS

La colère de tous ceux qui veulent maintenir en Allemagne l'état de choses imposé par la Prusse s'explique puisque les territoires qui cherchent à se rendre indépendants représentent environ 50.000.000 kilomètres avec une population de 12.000.000 d'habitants équivalant au tiers de ce que sera la population totale de l'Allemagne au lendemain du traité; quant à la perte matérielle qu'un tel détachement politique représenterait pour la Prusse on peut se la figurer par ce cri de détresse que contient la protestation du comte de Brockdorff-Rantzau adressée au Président de la Conférence de la Paix au lendemain de la proclamation de la République rhénane. « Il n'est pas nécessaire de démontrer que la séparation de territoires comptant un si grand nombre d'habitants et possédant une industrie si largement développée tels que les pays rhénans doit ébranler les assises de la vie économique allemande. »

La valeur de ces territoires tient à ce qu'ils comprennent deux des plus riches régions industrielles de l'Allemagne, celle de la Sarre au Sud, celle de la Prusse rhénane prolongée par la Westphalie au nord, réunies par une vallée, celle du Rhin, dont les alluvions constituent les meilleures terres agricoles et de riches vignobles, et dont le fleuve est une artère navigable de trafic plus intense que le canal de Suez.



Jean-Bon-Saint-André le préfet révolutionnaire français qui laissa dans les Etats Rhénans, un impérissable souvenir.

LES CONDITIONS GÉOGRAPHIQUES DU SÉPARATISME RHÉNAN

La nature elle-même a donné à ces territoires une physionomie tout à fait dissemblable



*Es late die freie deutsche Rheinische Republik
Mittlerer*



En hachures, les territoires qui constitueraient la République rhénane indépendante. (En haut): Docteur Dorten, P^r de la République des Etats du Rhin.

de celle de la Prusse en leur fournissant les moyens de se passer d'elle. L'état prussien s'est constitué dans l'étendue monotone d'une plaine indéfinie; les pays rhénans représentent au contraire, un pays montagneux, favorable à l'établissement d'une vie locale autonome. La géographie a donné à la Prusse des facilités de développement unitaire; au contraire, elle a favorisé dans les pays rhénans les tendances particularistes, et cependant elle a donné à ces territoires morcelés et fragmentés quelque chose d'une vie commune, en les réunissant par le Rhin, qui barrière entre l'est et l'ouest,

DU RHIN

entre deux formes de civilisation, a été au contraire l'intermédiaire entre les pays divers qu'il parcourait du sud au nord; si varié et par endroits si âpre que soit le climat des régions traversées par le Rhin, il a introduit chez elles un long couloir qui représente pour toute l'Allemagne son vrai Midi, une sorte de côte d'Azur fluviale dont Goethe pouvait dire: « Ce paradis qu'on nomme la vallée du Rhin, patrie vaste et bien peuplée. »

LE PASSÉ HISTORIQUE EST AUSSI COMPLÈTEMENT DIFFÉRENT DE CELUI DE LA PRUSSE

Étrangers par la nature de leur sol, par leur climat, à la Prusse, les pays rhénans étaient aussi peu préparés par leur histoire à en subir la domination. Pendant que se constituait obscurément au Moyen Âge, au centre et à l'est de la plaine de l'Allemagne du Nord, les deux états dont la réunion devait au xv^e siècle former la Prusse, les pays rhénans vivaient dans un état de morcellement politique vraiment prodigieux. De la limite nord de l'Alsace actuelle jusqu'aux frontières nord de la République rhénane qui se forme, on comptait une centaine d'états. Ils étaient de toutes dimensions; quelques-uns ne dépassaient guère les fossés des vieux « Burgs » qui dominent encore les pentes escarpées du Rhin entre Bingen et Baden, mais d'autres étaient grands comme la moitié d'un département français. Les plus vastes appartenaient à des princes ecclésiastiques, et le Rhin qui arrosait les terres de l'évêque de Spire, de l'évêque électeur de Cologne avait mérité d'être appelé la « rue des prêtres. » Les pays rhénans ont même dû à cette prédominance de la féodalité ecclésiastique d'avoir ressenti fortement le contre-coup de la révolution religieuse de Luther et l'opposition entre la Prusse protestante et ces pays rhénans encore en majorité catholiques est à l'heure actuelle une des causes de mésintelligence.



Genl Gérard qui commande une armée française du territoire de la nouvelle République.

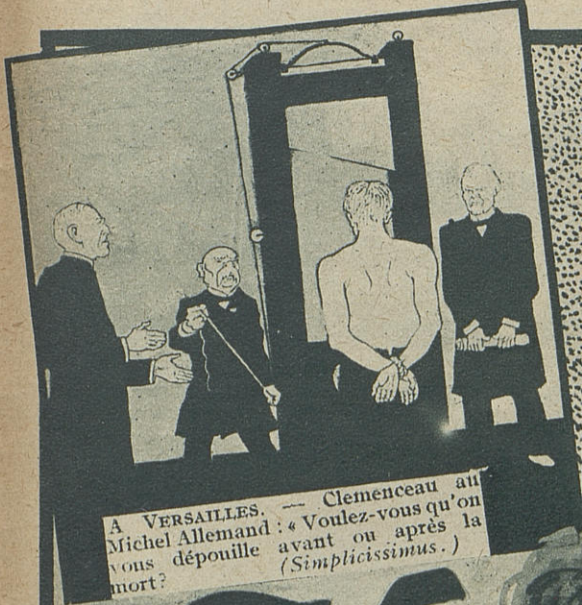
En tout cas, qu'ils aient appartenu à des princes laïques ou à des seigneurs ecclésiastiques, tous ces pays rhénans ont vécu jusqu'à l'époque de la Révolution française sous une sorte de despotisme indolent. Au moment où la Prusse du xviii^e siècle était façonnée et caporalisée par la rude main des Frédéric-Guillaume I et des Frédéric II, ils vivaient tout à fait à l'écart de cette Prusse bureaucratique et militaire. La vie conservait chez eux un caractère aimable et volontiers frondeur, et si leurs sympathies et leurs affinités les portaient vers quelque état d'Europe, c'était vers la France.

L'EMPREINTE FRANÇAISE DANS LES PAYS RHÉNANS

A ces pays si morcelés l'unification vint pour la première fois non de la Prusse, mais de la France, et elle n'est pas un coup de force imposé par un vainqueur, mais une libre adhésion des populations. C'est un rhénan, Georges Forster, bibliothécaire de l'Université de Mayence, qui le 15 novembre 1792 lance cette proclamation: « Le Rhin est la première frontière naturelle d'une grande République qui ne désire pas faire de conquête, mais accueille les nations qui consentent à se réunir à elle... Déclarez-vous libres et Français, et vous serez incorporés à un état indestructible... Vous n'avez qu'à le vouloir. »

GUSTAVE LECARET,
agréé de l'Université.

(A suivre.)



A VERSAILLES. — Clemenceau au Michel Allemand : « Voulez-vous qu'on vous dépouille avant ou après la mort ? » (Simplicissimus.)



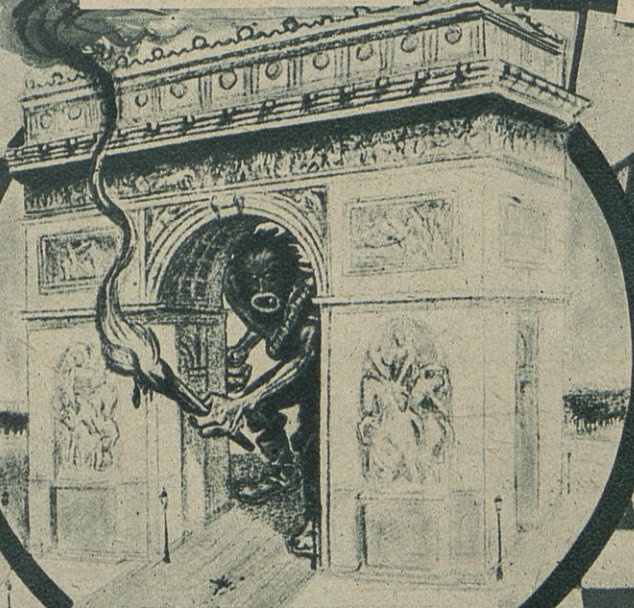
LE DÉPART DE M. DE BROCKDORFF-RANTZAU (16 JUIN.)



LE BERCEAU DE LA LIGUE DES NATIONS « Il est certes bien choisi pour un enfant mort-né ! » (Simplicissimus.)



Wilson écrasé par Lloyd George et Clemenceau (Kladderadatsch.)



« Le Bolchevisme fera flamber leur Arc-de-Triomphe. » (Simplicissimus.)



L'HABITANT DE LA SARRÉ. « Au secours, Président Wilson ! Ils me traitent comme un pion de leur jeu d'échecs. » (Lustig Blätter.)



LE CABINET SCHEIDEMANN, DÉMISSIONNAIRE. — De gauche à droite : Bauscher, Schmidt, Schiffer, Scheidemann, Landsberg, Wiessel, Bauer, Brockdorff-Rantzau, David, Noske, Gotheim, Dr Bell, Giesberts, Preuss.

LES BOCHES EN LIBERTÉ...

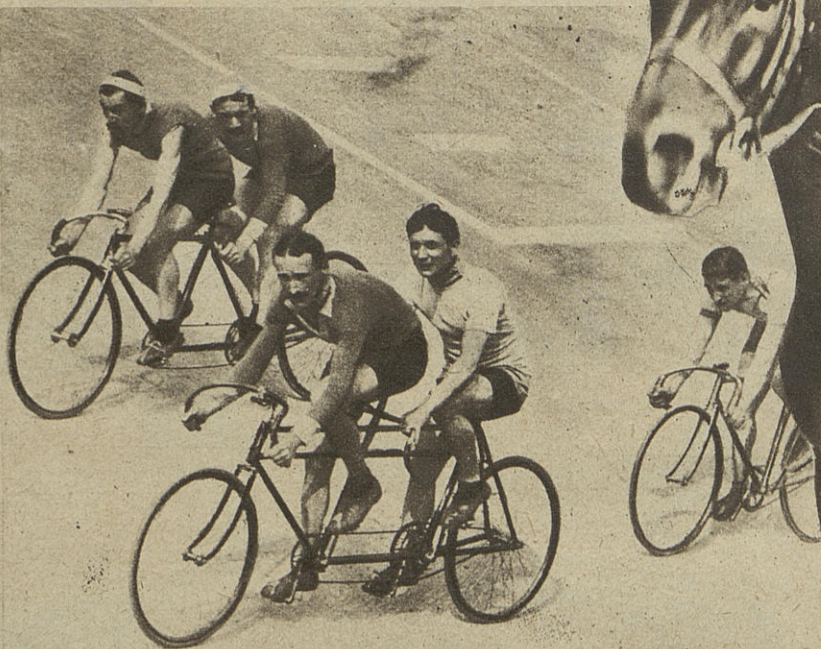
Les voici, suivant l'expression favorite du plus sinistre et du plus cynique d'entre eux, Bismarck, en « caleçon de bains ». Car il est certain que c'est dans leurs journaux humoristiques, moins surveillés que les autres, que l'on pense de derrière la tête se dévoile. Et puis ils y traitent toujours de

grands sujets. Ils ont du goût pour la satire sociale et rendons-leur cette justice, ils n'y sont pas inférieurs. Aussi ces dessins sont-ils profondément, intimement révélateurs de leur état d'âme. Voici ce qu'ils disent, voici ce qu'ils pensent. Regardons bien... regardons de tous nos yeux... et prenons garde!

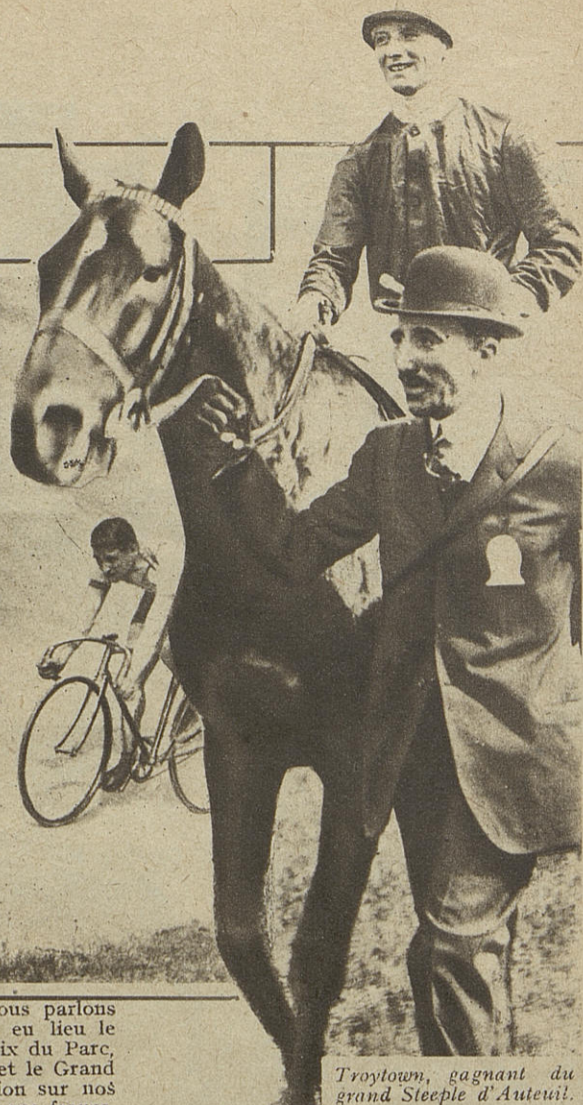


Marcel Berthet, gagnant du Grand Prix du Parc.

LA SEMAINE SPORTIVE



Avec l'ouverture du Stade Pershing, dont nous parlons d'autre part, deux grands events sportifs ont eu lieu le dimanche 22 juin : la course cycliste du Grand Prix du Parc, où Marcel Berthet s'adjugea la première place, et le Grand Steeple d'Auteuil. Troytown qui fit son apparition sur nos hippodromes voici 8 jours, gagna le prix de 100 000 francs.



Troytown, gagnant du grand Steeple d'Auteuil.

IDYLLES DE GUERRE : APRES L'UNION DES ARMES, L'UNION DES CŒURS



Un grand journal vient de donner le nombre des Françaises qui ont épousé des soldats américains pendant la dernière année de la guerre. Elles sont 5 000. Il est vrai qu'avec les Américains, habitués à aller vite en besogne, les choses ne traînaient pas. Guère de formalités ennuyeuses. On se

plaisait, on disait « oui ». C'était réglé « en cinq secs ». Et voici cinq petites madames, récemment débarquées là-bas, et qui n'ont pas l'air, mais pas du tout mécontentes de leur sort. Ce sont, c'étaient plutôt, M^{lles} Suzanne Raymond, Jeanne Cosnes, Rose Armand, Jacqueline Esselant et Augustine Lemoine.

LE
ZOFRI

Combinaison Exerciser

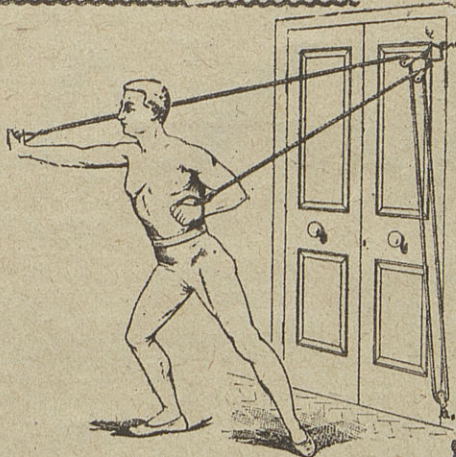
DÉVELOPPEMENT PARFAIT
POUR ENFANTS - BEAUTÉ
POUR DAMES - FORCE
POUR HOMMES

LA SANTÉ POUR TOUS

PRIX : 25 FRANCS

Modèles simples
depuis... 13.50

SPORTS ATHLÉTIQUES



WILLIAMS & C^o 1 et 3, rue Caumartin, PARIS
39, rue S^{te}-Catherine, Bordeaux
Catalogue (J.V.) franco



Exiger ce portrait

MALADIES DE LA FEMME
LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de métrite.

Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées. Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux

Idees noires. Elles ont ressenti des élancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise sans qu'il soit besoin de recourir à une opération. La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur. Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIENITINE des DAMES, 2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt. Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibrome, mauvaises Suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc. La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco. Les 4 flacons franco gare contre mandat-poste 20 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER. (Notice contenant renseignements gratuits.) 436.

CRESSOL
Dentifrice Végétal
au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906). Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes
ELIXIR, POUDRE, PATE et SAVON

Seuls Fabricants

Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES
Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPOT A PARIS :

DARTIGUES et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX

FORCES INCONNUES

Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 88. GRATIS.

PELADE NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien
27 rue Matabiau, Toulouse

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Le Docteur Lerné, sous dieu,
par MAURICE RENARD

Un vol. in-16 (12x19)... Net 4 fr. 50

La jeune fille aux pinceaux,
par JEAN PELLERIN

Un vol. in-16 (12x19)... Net 2 fr. 50

Le Maître de la Force,
par LÉON BARANGER

Un vol. in-16 (12x19)... Net 4 fr. 50

A Venise, par les Dolomites,
par le D^r HENRY AURENCHÉ

Un vol. in-16 (12x19)... Net 6 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
PARIS — 30, rue de Provence — PARIS

HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA

C^{ie} G^{le} de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de
Fabrication Française

le

MARQUE DÉPOSÉE



MARQUE DÉPOSÉE

Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES

LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS

Les LESSIVES

DU CORAN BLEU
Mousseuse et Savonneuse
L'ANÉMONE
Mousseuse

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

J'ai vu.

URODONAL

rajeunit

Rhumatismes
Goutte
Gravelle
Névralgies
Sciaticque
Artério-Sclérose
Obésité
Algreure

L'URODONAL réalise
une véritable saignée urique
(acide urique, urates
et oxalates).

Communication à l'Académie de
Médecine (10 novembre 1908).

Communication à l'Académie des
Sciences (14 décembre 1908).

Etablissements Chatelain, 2 bis,
rue de Valenciennes, Paris, et
toutes pharmacies. Le flacon,
franco 8 fr.; les 3 franco 23 fr. 25.
Envoi sur le front.



— Emportez, emportez toutes ces fioles qui me
rappellent mes souffrances. Grâce à l'URODO-
NAL, me voilà guéri, rajeuni et prêt à goûter
à nouveau à toutes les bonnes choses de la vie.

L'OPINION MEDICALE :

Partout où il peut exister, l'acide urique
ne saurait tenir contre cet énergique dissol-
vant et mobilisateur qu'est l'Urodonal. Ce-
lui-ci le chasse de partout, des fibres mus-
culaires, des parois digestives qu'il alourdit,
comme des tuniques vasculaires artérielles
qu'il incruste ; du derme qu'il empâte, com-
me des alvéoles pulmonaires et des éléments
nerveux qu'il imprègne... D'où l'on voit la
multiplicité d'effets bienfaisants résultant
du lavage de l'organisme qui, lui seul, ré-
sume et concrétise tant d'indications thé-
rapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le dis-
cutter, c'est fâcheux ; il ne semble plus pos-
sible, à notre époque, d'en méconnaître et
d'en contester la valeur.

D^r BERTOUX,

de la Faculté de Médecine de Montpellier.

J'ai expérimenté l'effet de votre Urodo-
nal sur mon oncle, Comm. G. M. Perini, de-
puis longtemps souffrant de calculs vési-
caux et d'autres troubles uricémiques. Il en
est très satisfait et depuis le jour où il a fait
usage de votre remède la cystite cessa, l'uri-
ne se fit plus limpide et l'état général devint
satisfaisant.

Cav. D^r ILLIO HORTZ,

à Guastalla, Reggio-Emilia (Italie).

L'URODONAL nettoie le rein,
lave le foie et les articulations.
Il assouplit les artères et évite
l'obésité.

Globéol

fortifie

Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie
Maladies
des nerfs



— Ah ! vous voulez savoir comment j'ai pu faire tant
de randonnées sans accident et sans devenir fou ? C'est
bien simple, voilà mon secret : le GLOBÉOL, qui m'a don-
né la force de résistance nécessaire à un pareil exploit.

L'OPINION MEDICALE :

Malgré tous les avantages que peut présenter la sérothérapie arti-
ficielle dont on a parfois voulu faire une méthode capable de rempla-
cer la transfusion sanguine elle-même et ceci avec avantage disant-
on, malgré qu'il faille toujours avoir recours à elle au moins dans les
cas urgents nous ne croyons pas que la sérothérapie puisse donner
en une foule de cas, les résultats remarquables qu'on peut obtenir
d'une cure prolongée de Globéol. En face d'un organisme à remonter
à revivifier, à refaire, c'est toujours à ce dernier que nous donnerons
la préférence.

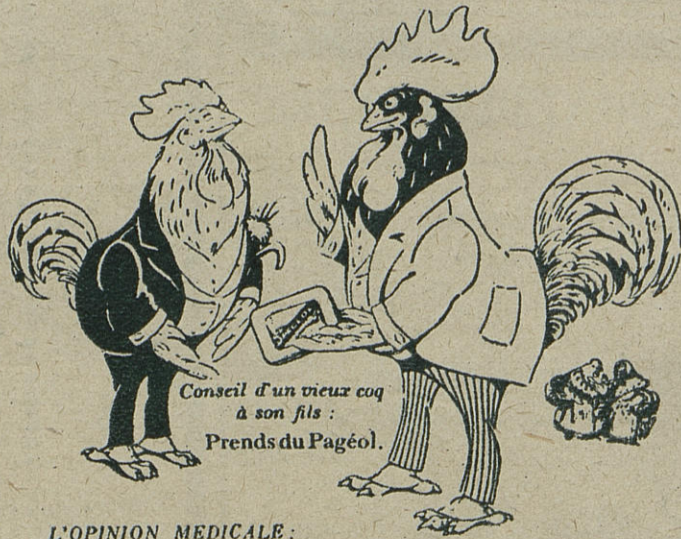
D^r Hector GRASSET, licencié ès sciences, Lauréat de la Faculté de Médecine de Paris

Communication à
l'Académie de Mé-
decine du 7 juin
1910, par le docteur
Joseph Noé ancien
chef de laboratoire
de la Faculté de
Médecine de Paris.

Ets Chatelain, 2, r
Valenciennes, Paris
Ttes Phies, 1/2 flacon
100 4 francs, le flacon
100 7 fr. 20, les 3 20
francs.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Conseil d'un vieux coq
à son fils :
Prends du Pagéol.

L'OPINION MEDICALE :

Quelques observations personnelles de l'avant-guerre, quelques
autres recueillies pendant la guerre dans un service de vénériens
nous permettent de prouver ce que nous avons affirmé, à savoir que
le traitement par le Pagéol donne des résultats constants et définitifs.

D^r FILIPPI

de la Faculté de médecine de Montpellier

Etablissements Chatelain, 2, r Valenciennes, Paris, et ttes pharmacies.
La demi-boute, 100, 6 fr. 60, la grde boîte 100, 11 fr.

VAMIANINE :
Nouveau produit scientifique

Avarie, Maladies de la peau
Le flacon, franco 11 francs